

Universitätsbibliothek Wuppertal

Hérodote

Hauvette-Besnault, Amédée

Paris, 1894

Introduction

Nutzungsrichtlinien Das dem PDF-Dokument zugrunde liegende Digitalisat kann unter Beachtung des Lizenz-/Rechtehinweises genutzt werden. Informationen zum Lizenz-/Rechtehinweis finden Sie in der Titelaufnahme unter dem untenstehenden URN.

Bei Nutzung des Digitalisats bitten wir um eine vollständige Quellenangabe, inklusive Nennung der Universitätsbibliothek Wuppertal als Quelle sowie einer Angabe des URN.

[urn:nbn:de:hbz:468-1-4844](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:468-1-4844)

HÉRODOTE

HISTORIEN DES GUERRES MÉDIQUES

INTRODUCTION

QUESTIONS PRÉLIMINAIRES SUR HÉRODOTE, SA VIE ET SON ŒUVRE

I. Examen des témoignages de Suidas et d'Eusèbe sur la biographie d'Hérodote. — II. Recherches et hypothèses sur les voyages d'Hérodote, et sur la manière dont il a composé son ouvrage. — III. L'histoire d'Hérodote est-elle achevée?

L'histoire des guerres médiques proprement dites, c'est-à-dire le récit des entreprises de Darius et de Xerxès contre la Grèce, se présente dans l'œuvre d'Hérodote comme une partie facile à détacher de l'ensemble. Mais, si l'on peut à bon droit faire de cette histoire l'objet d'une étude particulière, il ne faut pas oublier qu'elle se rattache à une composition plus vaste, à l'exposé complexe de recherches historiques et géographiques qui embrassent, avec le monde grec, le monde barbare tout entier.

Aussi, avant d'examiner la véracité et l'autorité d'Hérodote dans le domaine restreint de l'histoire des guerres médiques, nous semble-t-il nécessaire de traiter certaines questions plus générales : que savons-nous de la vie et de la personne d'Hérodote? dans quelles circonstances a-t-il entrepris de réunir les matériaux du monument qu'il nous a laissé, et comment a-t-il exécuté ce grand ouvrage? l'a-t-il conduit jusqu'au terme qu'il voulait atteindre, ou bien possédons-nous

seulement une partie d'une histoire plus étendue qu'il se proposait d'écrire?

En tâchant de répondre, au moins par hypothèse, à ces questions difficiles, nous ne perdrons pas de vue, tant s'en faut, le sujet propre de notre travail; car c'est pour l'histoire des guerres médiques qu'il importe le plus peut-être de déterminer quelques dates précises dans la carrière d'Hérodote, et de chercher à pénétrer le secret de la composition de son ouvrage.

I

Examen des témoignages de Suidas et d'Eusèbe
sur la biographie d'Hérodote.

La naissance d'Hérodote à Halicarnasse, sa parenté avec le poète Panyasis, son rôle politique dans les dissensions intestines de sa ville natale; son exil à Samos, puis son retour à Halicarnasse; dans la suite, son séjour à Athènes, et enfin sa participation à la colonisation athénienne de Thurii en Grande-Grèce, voilà les traits principaux de la biographie de notre historien, telle que les anciens nous l'ont transmise. C'est ce témoignage traditionnel qu'il convient de contrôler d'abord, et de corriger, s'il y a lieu.

On a soutenu récemment ¹ que les données biographiques des grammairiens grecs, en ce qui concerne Hérodote, ne méritaient pas la moindre confiance. Aux yeux de M. Ad. Bauer, peu importe que Suidas ait reproduit avec plus ou moins de négligence les renseignements qu'il trouvait dans ses sources. C'est l'origine même de cette tradition qui est suspecte, c'est-à-dire, en fin de compte, le travail des Alexandrins. De cette source, en effet, dérive tout le reste. Les catalogues de Callimaque, les chroniques d'Eratosthène et d'Apollodore, tel est le fonds où ont puisé tous les auteurs qui ont écrit sur l'histoire littéraire de la Grèce, depuis Démétrius de Magnésie au temps de Cicéron, jusqu'à Hésychius de Milet au ^{vi}^e siècle de notre ère, et jusqu'à Suidas. Mais les savants d'Alexandrie ne savaient rien de précis sur Hérodote, et, pour remédier à l'absence de données cer-

1. AD. BAUER, *Herodots Biographie*, Vienne, 1878 (extrait des *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Kais. Akademie der Wissenschaften*, t. LXXXIX, p. 391 et suiv.).

taines, ils ont forgé de toutes pièces une biographie. Voilà, dit-on, la vérité, et en voici la preuve : c'est que, dès le temps de la guerre du Péloponnèse et pendant toute la durée du siècle suivant, la réputation d'Hérodote subit un effacement complet. L'historien appartenait à une génération qui avait suivi de près l'époque des guerres médiques : de cet âge héroïque, où Athènes avait fondé son empire maritime, il conserva toujours l'esprit et le caractère ; son œuvre, achevée seulement au début de la guerre du Péloponnèse, mais depuis longtemps préparée, maniée et remaniée sans cesse, ne répondait plus aux goûts et aux idées des contemporains de Thucydide. Aussi le souvenir de l'homme et du livre disparut-il bientôt : comme on n'avait pas eu le souci, au temps de son plus grand succès, de s'intéresser à sa personne et à sa vie, on y songea beaucoup moins encore après qu'on eut cessé d'entendre ou de lire ses écrits. Thucydide le visa parfois, sans daigner le nommer ; Ctésias, par ses vives critiques, contribua à le rejeter dans l'ombre, et l'éclipse de sa réputation fut totale quand parut une nouvelle école historique formée par Isocrate, et représentée avec éclat par Ephore. Théopompe fit d'Hérodote un résumé, preuve évidente, dit M. Kirchhoff¹, que l'ouvrage de cet historien n'était plus goûté du public. Enfin, continue-t-on, Aristote, le savant connaisseur des choses anciennes, ignorait à ce point l'œuvre d'Hérodote, qu'il la cite seulement pour quelques fables relatives à l'histoire naturelle² ; et, loin de savoir sur le compte de l'historien lui-même rien de ce que rapporte Suidas, il le considérait comme originaire de Thurii³. Cette erreur survécut assez longtemps dans l'école d'Aristote, puisque Duris de Samos, élève de Théophraste, la partageait encore⁴. Elle fut corrigée seulement, à Alexandrie, par les mêmes savants qui divisèrent l'histoire d'Hérodote en neuf livres.

La thèse que nous venons de résumer ne saurait nous convaincre. Admettons en effet, pour un moment, qu'aucun souvenir authentique de la vie et de la personne de notre historien ne se soit conservé pendant un siècle et demi environ ; admettons aussi que les manuscrits d'Hérodote répandus en Grèce au iv^e siècle aient tous porté, d'après

1. AD. KIRCHHOFF, *Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, 2^e éd., Berlin, 1878, p. 9.

2. ARISTOTE, *Histoire des animaux*, III, 22 ; *De la génération des animaux*, III, 5.

3. Id., *Rhétorique*, III, 9 : « Ἡ μὲν οὖν εἰρημένη λέξις ἡ ἀρχαία ἐστίν· Ἡροδότου Θουρίου ἢ δ' ἱστορίας ἀπόδειξις. »

4. D'après SUIDAS, au mot Πανύλασις. Cf. ci-dessous, p. 8, n. 1.

le texte que cite Aristote, l'intitulé suivant : Ἡροδότου Θουρίου ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε; comment imaginer que les savants d'Alexandrie aient pu rectifier cette erreur? Il faut qu'ils aient eu d'autre part sur Hérodote des indications biographiques. Dira-t-on que l'œuvre elle-même contenait à cet égard des preuves décisives? Mais nous sommes ici aussi bons juges que les Alexandrins, et nous voyons que, sauf le début actuel du livre, aucun mot ne prouve expressément qu'Hérodote soit né à Halicarnasse. Sans doute il parle des relations de cette ville avec les autres cités de la confédération dorienne en homme qui connaît bien cette histoire locale¹; mais parle-t-il autrement des villes ioniennes²? Et, s'il s'intéresse particulièrement à la célèbre Artémise, qui régnait à Halicarnasse³, ne témoigne-t-il pas d'une connaissance aussi profonde de tout ce qui regarde Athènes, Delphes ou Samos? A ne considérer que le livre lui-même (sauf, bien entendu, l'intitulé), il nous serait impossible de déterminer la patrie d'Hérodote : la même impossibilité existait pour les Alexandrins.

Mais il n'est pas même permis de prétendre que l'œuvre de notre historien, à peine achevée, soit tombée tout à coup dans l'oubli. C'est ici une question de fait : les idées et les opinions d'Hérodote avaient beau passer pour surannées, on connaissait son livre, dans le temps où Thucydide, écrivant le préambule de l'histoire de la guerre du Péloponnèse, relevait chez son devancier de menues erreurs, et encore lorsque Ctésias, à son retour de Suse, s'élevait contre les fables et les mensonges de l'écrivain qui avait avant lui exposé l'histoire des Perses⁴. On connaissait Hérodote dans la première moitié du iv^e siècle, s'il est vrai que Xénophon lui ait emprunté des expressions peu usuelles⁵. C'était encore lui rendre hommage, quoi que pense M. Kirchhoff, que de faire de ses écrits un résumé, comme Théopompe⁶, et l'on sait qu'Ephore se servit beaucoup de son récit

1. HÉRODOTE, I, 144; VII, 93.

2. *Id.*, I, 142-148, 170, etc.

3. *Id.*, VII, 99; VIII, *passim*.

4. Nous examinerons plus loin (1^{re} partie, liv. I, chap. I et II) le sens et la portée de ces critiques.

5. Le mot ἀποχειροποίητος ne se trouve, à l'époque classique, que chez HÉRODOTE (III, 42) et chez XÉNOPHON (*Cyropédie*, VIII, 3, § 37). On relève encore dans XÉNOPHON (*Helléniques*, VI, 3, § 20, et 5, § 33) l'expression δεσπτευθῆναι Θηβαίους, qui paraît provenir du serment cité par HÉRODOTE (VII, 132).

6. Il est difficile, d'ailleurs, de fonder un argument solide sur un témoignage

des guerres médiques ¹. Énéas le Tacticien lui empruntait plusieurs anecdotes, dans un ouvrage composé vers l'année 360 ². Mais c'est Aristote surtout qui atteste l'estime où l'on tenait Hérodote dans la seconde moitié du iv^e siècle. L'auteur de la *Rhétorique* le cite comme le représentant du style où les idées se rattachent l'une à l'autre comme par un fil (λέξις εἰρομένη) ³, et fait allusion à un passage de son histoire ⁴. Comment oublier surtout le chapitre de la *Poétique* où Hérodote est pris pour le type de l'historien, par opposition au poète? « L'historien et le poète ne diffèrent pas l'un de l'autre parce qu'ils écrivent l'un en prose, l'autre en vers : on pourrait mettre en vers l'ouvrage d'Hérodote, ce n'en serait pas moins toujours une histoire; la différence, c'est que l'un rapporte les choses telles qu'on les raconte, l'autre telles qu'on peut se les représenter ⁵. » A l'appui de cet important témoignage, nous pouvons aujourd'hui, grâce à la découverte de la *Constitution d'Athènes*, ajouter qu'Aristote a fait usage d'Hérodote, jusqu'à lui emprunter, dans le récit de la tyrannie de Pisistrate, une expression textuelle (περιελκυνόμενος τῇ στάσει) ⁶. Dans le même chapitre il le cite par son nom, tandis qu'il se contente ailleurs de désigner une assertion de Thucydide comme l'opinion la plus répandue ⁷.

Il nous paraît donc démontré que, durant tout le cours du iv^e siècle, les écrivains les plus différents par leur éducation et leurs goûts ont connu Hérodote, et cela suffit pour que certaines données biographiques aient pu se propager avec son œuvre pendant cette période. Il reste cependant à expliquer l'intitulé inexact reproduit par Aristote. Faut-il admettre que l'auteur de la *Rhétorique* ait eu réellement sous les yeux un exemplaire commençant par ces mots : Ἡροδότου Θουρίου

contestable de SUIDAS, au mot Θεόπομπος. La plupart des savants doutent que le résumé en question ait été l'œuvre du célèbre historien du iv^e siècle. Voir à ce sujet la notice de MM. C. et T. Müller sur Théopompe (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. LXVIII) et W. CHRIST, *Griechische Literaturgeschichte*, 2^e édition, p. 311.

1. C'est ce qu'a bien mis en lumière M. Ad. Bauer lui-même, dans un article intitulé : *Die Benutzung Herodots durch Ephoros bei Diodor* (extrait des *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, Supplementband X (1879), p. 281-342).

2. ÉNEAS TACTICUS, *Commentarius poliorceticus*, éd. Hug, 31, § 14, 25-27, 28-30. — Cf. HÉRODOTE, VII, 239; VIII, 128; V, 35. Pour la date de l'écrit d'Énéas, voir W. CHRIST, *Griechische Literaturgeschichte*, 2^e édition, p. 308.

3. ARISTOTE, *Rhétorique*, III, 9.

4. Id., *ibid.*, III, 16. Cf. HÉRODOTE, II, 30.

5. ARISTOTE, *Poétique*, 9.

6. ARISTOTE, *Constitution d'Athènes*, 14. — Cf. HÉRODOTE, I, 60.

7. ARISTOTE, *Constitution d'Athènes*, 18. — Cf. THUCYDIDE, VI, 58.

ιστορίας ἀπόδεξις ἦδε? Ce n'est pas là une conclusion nécessaire : dans un ouvrage comme la *Rhétorique*, plein d'extraits des auteurs les plus divers, on comprend sans peine qu'Aristote ait cité de mémoire des mots et des phrases entières sans se reporter au texte original¹. Si l'usage était alors de désigner Hérodoté par un ethnique qui rappelât son séjour et peut-être sa mort à Thurii, Aristote a pu, tout en respectant la construction essentielle de la phrase qu'il voulait citer, introduire dans le texte une variante inexacte. Mais il est certain aussi que la même variante pouvait se rencontrer déjà dans quelques manuscrits, par suite d'une inexactitude semblable, ou par l'effet de quelque préoccupation patriotique de la part de scribes de Thurii. Quoi qu'il en soit, il ne nous semble pas possible qu'Aristote ait considéré Hérodoté comme originaire de Thurii : il connaissait trop bien l'histoire d'Athènes pour ignorer la fondation récente de cette colonie. A plus forte raison n'a-t-il pas contribué à répandre cette erreur dans son école : si Duris de Samos donnait à Hérodoté l'épithète de Θούριος, il ne faisait sans doute que se conformer à l'usage répandu en Grèce depuis de longues années : la phrase de Suidas ne permet pas une autre conclusion. En résumé, deux faits nous semblent acquis : d'une part, l'usage communément établi à la fin du iv^e siècle et au début du iii^e de désigner Hérodoté par l'épithète de *Thurien*; de l'autre, la certitude avec laquelle les Alexandrins ont reconnu qu'il était en réalité originaire d'Halicarnasse. Or cette certitude reposait soit sur des données biographiques extrinsèques, conservées par la tradition, soit sur l'intitulé du livre dans les manuscrits réputés les meilleurs; mais, dans ce dernier cas même, les Alexandrins ont dû avoir quelque raison pour préférer la donnée de ces manuscrits à l'usage général qui désignait Hérodoté comme Thurien, et il est naturel de penser que cette raison était justement celle que donnent Strabon et Plutarque², à savoir qu'Hérodoté, né à Halicarnasse, avait pris part à la colonisation de Thurii.

Ainsi les Alexandrins ont pu avoir, et ont eu, sur Hérodoté des ren-

1. Dans le même passage (*Rhétorique*, III, 9), Aristote attribue à Sophocle des vers qui sont d'Euripide.

2. STRABON, XIV, p. 656 : "Ἄνδρες δὲ γεγονότασιν ἐξ αὐτῆς (Halicarnasse) Ἡρόδοτος τε ὁ συγγραφεὺς, ὃν ὕστερον Θούριον ἐκάλεσαν διὰ τὸ κοινωνῆσαι τῆς εἰς Θουρίους ἀποικίας. — Cf. PLUTARQUE, *Sur l'exil*, 13; *Sur la malignité d'Hérodoté*, 35. Nous dirons plus loin les raisons qui nous font admettre l'authenticité de cet écrit de Plutarque, 1^{re} partie, liv. I, chap. iv.

seignements biographiques. Dès lors il n'est pas permis de rejeter en bloc les témoignages qui dérivent de cette source.

Ces témoignages peuvent se répartir en deux groupes : d'une part, les notices biographiques de Suidas sur Hérodote et sur Panyasis, auxquelles il faut joindre une épigramme conservée par Étienne de Byzance; de l'autre, les listes chronologiques d'Eusèbe, et quelques autres indications du même ordre disséminées dans divers auteurs. Examiner d'abord séparément les données propres à chacun de ces deux groupes de documents, et les comparer ensuite les unes aux autres, telle est la méthode à suivre pour apprécier le plus sûrement possible la valeur de cette tradition.

La notice de Suidas sur Hérodote ¹ contient une assertion certainement erronée : « C'est à Samos, dit Suidas, qu'Hérodote apprit le dialecte ionien et qu'il écrivit son histoire en neuf livres ». Il est aujourd'hui démontré, par plusieurs inscriptions du ^v^e siècle découvertes à Halicarnasse ², que le dialecte ionien était alors dans cette ville la langue usuelle, comprise de tous. Ce fait, les grammairiens d'Alexandrie l'ont ignoré; et comme de leur temps la langue commune (ἡ κοινὴ διάλεκτος) était répandue partout, ils ont dû supposer qu'une ville dorienne d'origine avait parlé jadis un dialecte dorien. Trouvant d'ailleurs dans la tradition qu'Hérodote avait séjourné à Samos, ils ont pensé qu'il avait appris l'ionien dans cette ville, et ils ont rattaché à cette observation hypothétique le fait certain, que son histoire, composée de neuf livres, était écrite dans ce dialecte. La phrase de Suidas ne nous paraît donc pas signifier qu'il y ait eu vraiment une tradition ancienne suivant laquelle tout l'ouvrage d'Hérodote aurait été écrit à Samos. Elle se borne à fournir une explication, du

1. Voici le texte entier de cette notice (SUIDAS, *Lexique*, éd. Bekker) : Ἡρόδοτος Ἀύξου καὶ Δρυοῦς, Ἀλικαρνασσεὺς τῶν ἐπιφανῶν, καὶ ἀδελφὸν ἐσχηκώς Θεόδωρον. Μετέστη δ' ἐν Σάμῳ διὰ Λύγδαμιν τὸν ἀπὸ Ἀρτεμισίας τρίτον τύραννον γενόμενον Ἀλικαρνασσοῦ. Πισίνδηλις γὰρ ἦν υἱὸς Ἀρτεμισίας, τοῦ δὲ Πισινδήλιδος Λύγδαμις. Ἐν οὖν τῇ Σάμῳ καὶ τὴν Ἰάδα ἡσκήθη διάλεκτον, καὶ ἔγραψεν ἱστορίαν ἐν βιβλίοις θ', ἀρξάμενος ἀπὸ Κύρου τοῦ Πέρσου καὶ Κανδαύλου τοῦ Λυδῶν βασιλέως. Ἐλθὼν δὲ εἰς Ἀλικαρνασσὸν καὶ τὸν τύραννον ἐξελάσας, ἐπειδὴ ὕστερον εἶδεν ἐαυτὸν φθονοῦμενον ὑπὸ τῶν πολιτῶν, εἰς τὸ Θούριον ἀποικιζόμενον ὑπὸ Ἀθηναίων ἐθειλοντὴς ἦλθε, καὶ κατ' ἐλευσίαν ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς τέθραπται. Τινὲς δὲ ἐν Πέλλαις αὐτὸν τελευτήσαι φασιν. Ἐπιγράφονται δὲ οἱ λόγοι αὐτοῦ Μοῦσαι.

2. A la célèbre inscription de Lygdamis, découverte par M. Newton en 1863, et sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, il faut joindre les textes épigraphiques trouvés à Halicarnasse par MM. Haussoullier et Clerc (*Bulletin de correspondance hellénique*, t. IV (1880), p. 293, et t. VI (1882), p. 491).

reste inexacte, de l'ionisme d'Hérodote, et forme une sorte de parenthèse dans l'ensemble de la notice biographique.

Cette erreur une fois écartée, il ne reste plus dans le texte de Suidas que les faits suivants : naissance d'Hérodote à Halicarnasse, ses démêlés avec le tyran Lygdamis, troisième successeur de la reine Artémise, et son exil à Samos; son retour à Halicarnasse; dans la suite, sa participation à la colonisation de Thurii, sa mort dans cette ville. Aucun de ces faits ne pouvait être tiré de l'ouvrage seul d'Hérodote : pour les rejeter, il nous faudrait donc découvrir par quelle combinaison les biographes alexandrins ont pu arriver à imaginer ce récit. Cette combinaison, M. Ad. Bauer croit la saisir dans la prétendue parenté d'Hérodote et du poète Panyasis¹ : du moment où on avait retrouvé la patrie véritable d'Hérodote, il fallait, dit-il, qu'on lui donnât encore une famille illustre, et c'est pourquoi on le rapprocha d'un autre écrivain d'Halicarnasse, à peu près contemporain, le poète Panyasis; or, Panyasis ayant été victime de sa lutte contre les tyrans, on imagina de mêler Hérodote à ces dissensions politiques, et on fit de lui le vengeur de son parent.

Les combinaisons de ce genre ne sont pas étrangères, il est vrai, aux habitudes des Alexandrins. Mais elles se présentent, ce semble, dans des conditions un peu différentes : quand certaine tradition nous montre, par exemple, les trois poètes tragiques d'Athènes rattachés par quelque point de leur vie à la bataille de Salamine², ce synchronisme imaginaire repose sur une ressemblance littéraire entre les trois auteurs; et la même cause explique l'anecdote qui nous montre Thucydide assistant dans son enfance à une lecture d'Hérodote³. Aucun lien de cette nature n'autorisait ou n'invitait les Alexandrins à

1. Voici le texte de la notice de Suidas, au mot Πανύσιος : Πανύσιος Πολυάρχου Ἀλικαρνασσεύς, τερατοσκόπος καὶ ποιητὴς ἐπῶν, ὃς σθεθεῖσαν τὴν ποιητικὴν ἐπανήγαγε. Δούρις δὲ Διοκλέους τε παῖδα ἀνέγραψε καὶ Σάμιον ὁμοίως δὲ καὶ Ἡρόδοτον Θούριον. Ἰσθόρηται δὲ Πανύσιος Ἡροδότου τοῦ ἱστορικοῦ ἐξάδελφος· γέγονε γὰρ Πανύσιος Πολυάρχου, ὃ δὲ Ἡρόδοτος Λύξου τοῦ Πολυάρχου ἀδελφοῦ. Τινὲς δὲ οὐ Λύξην, ἀλλὰ Ροίω τὴν μητέρα Ἡροδότου Πανυάσιδος ἀδελφὴν ἱσθόρησαν. Ὁ δὲ Πανύσιος γέγονε κατὰ τὴν οἴῃ Ὀλυμπιάδα, κατὰ δὲ τινὰς πολλῶν πρεσβύτερος· καὶ γὰρ ἦν ἐπὶ τῶν Περσικῶν. Ἀνηρέθη δὲ ὑπὸ Λυγδάμιδος τοῦ τρίτου τυραννήσαντος Ἀλικαρνασσοῦ. Ἐν δὲ ποιηταῖς τάττεται μεθ' Ὀμηρον, κατὰ δὲ τινὰς καὶ μεθ' Ἡσίοδον καὶ Ἀντίμαχον. Ἐγράψε δὲ καὶ Ἡρακλειάδα ἐν βιβλίοις ἰδ', εἰς ἔπη β', Ἰωνικά ἐν πενταμέτρῳ (ἔστι δὲ τὰ περὶ Κόδρον καὶ Νηλέα καὶ τὰς Ἰωνικάς ἀποικίας) εἰς ἔπη ζ'.

2. PLUTARQUE, *Propos de table*, VIII, 1, § 3. — HESYCHIUS DE MILET, fr. 26 (*Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 163). — SUIDAS et *Vies anonymes* des tragiques.

3. SUIDAS, aux mots Θεουκυδίδης et ὄργαν. — MARCELLINUS, *Vie de Thucydide*, § 54.

rattacher ainsi Hérodote à Panyasis : nous pouvons sans doute, dans le livre de l'historien, trouver quelques traits de ressemblance avec les œuvres du poète ¹ ; mais les deux genres eux-mêmes, l'histoire et le poème épique, étaient trop nettement distincts dans l'esprit des Alexandrins pour qu'ils eussent l'idée d'inventer un rapprochement factice entre les deux auteurs ².

L'incertitude des témoignages anciens sur le degré de parenté qui unissait Hérodote à Panyasis ³ ne doit pas davantage servir d'argument contre la réalité historique de cette parenté. Ce sont là des détails que les contemporains ignorent ou oublient sans peine, à plus forte raison les historiens, même bien renseignés, de la littérature. Ajoutons que le texte de Suidas nous fournit les éléments d'un choix entre les deux traditions qui avaient cours à ce sujet. Si le nom de la mère d'Hérodote s'est conservé, *Dryo* ou *Rhoio*, c'est probablement parce qu'elle servait de trait d'union entre les deux personnages : il est donc vraisemblable que Panyasis était le frère de *Rhoio*, c'est-à-dire l'oncle maternel d'Hérodote ⁴, et cette conclusion concorde avec les données chronologiques qui placent la maturité du poète un peu avant celle de l'historien ⁵.

Pour le détail des troubles survenus sous le gouvernement du tyran Lygdamis, Suidas atteste trois faits : la mise à mort de Panyasis, l'exil d'Hérodote et sa lutte contre le tyran. Or nous possédons une inscription qui, sans confirmer directement ces faits, donne cependant à ce témoignage une autorité inattendue ⁶. Dans l'intitulé de

1. Il suffit de rappeler l'intérêt que porte Hérodote au culte d'Héraclès (Panyasis avait composé une *Héracléide*) et la connaissance profonde qu'il a des colonies ioniennes (Panyasis avait écrit un poème intitulé *Ἰωνικά*). Le surnom de *τραποσκόπος*, donné au poète, expliquerait assez bien aussi le goût de l'historien pour les prodiges. Ces idées ont été longuement développées par M. AD. SCHÖLL, *Herodots Entwicklung zu seinem Beruf*, dans le *Philologus*, t. X (1855), p. 25-81.

2. Signalons encore l'in vraisemblance qu'il y a à supposer les Alexandrins si bien renseignés sur Panyasis et si peu sur Hérodote. Tout le fondement de cette théorie consiste dans la prétendue éclipse qu'aurait subie la réputation d'Hérodote. Nous avons montré l'insuffisance de cette hypothèse.

3. D'après Suidas (au mot *Πανύστις*), les anciens ne savaient pas au juste si Hérodote était le cousin ou le neveu du poète.

4. Il faut remarquer, en outre, que le mot *ἐξάδελφος*, employé par Suidas, ne vient certainement pas d'une source ancienne. On disait en grec *ἀνεψιός*.

5. EUSÈBE, *Chronique* (éd. Schöne), Ol. 72,4 (489/8) : *Πανύστις ποιητής γνωρίζεται*. Une mention analogue se rencontre pour Hérodote vingt ans après, Ol. 78,1.

6. Pour le texte et le commentaire de ce document épigraphique, nous renvoyons au *Recueil des Inscriptions juridiques de la Grèce*, dû à la collaboration de MM. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach, fasc. I, n° 1.

ce document figure le nom de Lygdamis, à une place qui convient seulement à un dynaste. C'est sans aucun doute le Lygdamis de Suidas. De plus, la loi en question a pour objet de régler, « au profit de citoyens bannis, puis amnistiés, la durée et le mode du droit de revendication immobilière ¹ ». Il y avait donc eu, sous le gouvernement de Lygdamis, après une ou plusieurs révoltes rigoureusement réprimées, un retour et une réintégration des bannis. Avec ces événements s'accordent tout d'abord au moins deux des faits rapportés par Suidas : Panyasis succombe dans l'une des révoltes que suppose l'inscription, et la même entreprise ou une entreprise analogue entraîne l'exil d'Hérodote. Reste à examiner le troisième point : la chute de Lygdamis et la part qu'y aurait prise l'exilé de Samos.

C'est le trait de la notice de Suidas qui a trouvé le plus d'incrédulいた : on remarque qu'Hérodote, s'il exprime franchement des sentiments démocratiques ², n'a pas le tempérament d'un homme d'action, d'un ennemi farouche de la tyrannie, et l'on s'étonne surtout de l'entendre dans son livre parler avec tant de faveur de la reine Artémise, la grand-mère du tyran qu'il aurait chassé. On se demande aussi comment le même homme aurait pu, après avoir expulsé le dynaste protégé par le Grand Roi, entreprendre dans toute l'étendue de l'empire perse les voyages qu'il dut y faire pour recueillir les matériaux de son histoire. Aucune de ces raisons n'est par elle-même décisive; mais l'une et l'autre nous autorisent à tenter de donner au texte de Suidas une interprétation un peu différente. Cette interprétation, nous la trouvons dans le texte épigraphique qui nous a déjà servi tout à l'heure. Il suffit en effet de faire coïncider le retour d'Hérodote et son offensive contre Lygdamis avec la victoire qu'obtint le parti démocratique, quand le tyran accorda l'amnistie aux exilés et leur permit de revendiquer leurs biens. Cette concession seule attestait une véritable défaite du tyran; mais ce qui achève de nous révéler une révolution politique à Halicarnasse, c'est l'intitulé du texte de loi : Lygdamis, au lieu de gouverner seul, partage désormais le pouvoir avec l'assemblée des citoyens; il n'a plus qu'une puissance restreinte, limitée par les droits du peuple. Nous supposons qu'Hérodote avait travaillé de toutes ses forces à ce résultat, et qu'il fut un des chefs du parti victorieux. C'était assez pour que la tradition déclarât

1. Nous empruntons les termes mêmes de M. Dareste.

2. On sait l'éloge qu'il fait du régime qu'il appelle *ιστορομένη* (V, 78).

qu'il avait chassé le tyran Lygdamis. Si notre hypothèse est juste, il lui avait ôté seulement le pouvoir absolu, content d'établir dans sa ville, à côté de l'autorité traditionnelle d'un dynaste, les droits politiques de l'assemblée populaire. Ainsi put-il ne point passer dans ses voyages, aux yeux des satrapes du Grand Roi, pour un adversaire irréconciliable de la Perse; ainsi s'explique qu'il ait admiré sans embarras la courageuse Artémise : il n'avait pas, à proprement parler, renversé la dynastie de cette reine.

Avant de chercher à dater les événements que nous venons de reconnaître, achevons la notice biographique de Suidas : Hérodote, ayant encouru la jalousie de ses concitoyens, prend part volontairement à la colonisation athénienne de Thurii, et c'est dans cette ville qu'il meurt. Ces deux faits s'accordent avec le témoignage de l'épigramme composée pour son tombeau, d'après Étienne de Byzance¹. Mais cette épigramme n'a par elle-même ni plus ni moins d'autorité que le texte de Suidas : le titre donné à l'historien, Ἰζδος ἀρχαίης ἱστορίας πρῶτανις, révèle assez les préoccupations littéraires et le goût des Alexandrins pour les classifications. L'inscription a donc été rédigée à une époque fort éloignée de la mort d'Hérodote. Néanmoins la tradition qui le montrait en butte à la jalousie de ses concitoyens garde quelque valeur : la modération de ses opinions politiques a dû l'exposer à la haine des hommes de parti. Enfin la mort d'Hérodote à Thurii nous semble probable, quoique d'autres témoignages parlent d'Athènes et de Pella. C'est un problème que nous discuterons dans la suite de cette introduction.

Une seconde série de documents biographiques sur Hérodote se compose, avons-nous dit, de quelques fragments de chronologies anciennes. Ces données, d'ailleurs très pauvres, se rattachent presque toutes à une seule date : la fondation de Thurii. La démonstration de cette vérité a été faite par M. H. Diels dans un savant article sur la *Chronique* d'Apollodore² : par une habile comparaison des notices chronologiques qui proviennent de cette source, l'auteur a reconnu et

1. ÉTIENNE DE BYZANCE, au mot Θούριοι :

Ἡρόδοτον Λύξω κρύπτει κόνις ἤδε θανόντα,
Ἰζδος ἀρχαίης ἱστορίας πρῶτανιν,
Δωριέων βλαστόντα πάτρης ἅπο· τῶν γὰρ ἄτλητον
μῶμον ὑπεκπροσγὼν Θούριον ἔσχε πάτρην.

2. *Rheinisches Museum*, t. XXXI (1876), p. 1-54.

prouvé qu'Apollodore avait usé couramment d'une combinaison ingénieuse qui consiste à dater la vie des personnages illustres par leur ἀκμὴ, c'est-à-dire par leur quarantième année. Cette remarque, qui sert à expliquer la plupart des dates fournies par les grammairiens grecs sur les grands écrivains de l'époque classique, s'applique bien au témoignage le plus précis que nous possédions sur Hérodote. Il s'agit du passage des *Nuits attiques* où Aulu-Gelle rapporte les calculs d'une femme érudite qui vivait au temps de Néron, Pamphila¹ : Hérodote aurait eu cinquante-trois ans au début de la guerre du Péloponnèse, en 431. Mais dans le même passage, Thucydide est censé avoir eu alors quarante ans; or on ne peut douter que cet âge n'ait été fixé par Pamphila, ou plutôt par Apollodore, d'après ce que dit Thucydide lui-même quand il rappelle que, dès le commencement des hostilités, il avait pu y appliquer toute la force de son esprit². Le même calcul plaçait la maturité d'Hérodote treize ans auparavant, en 444/3 (Olympiade 84,1), c'est-à-dire l'année où tous les Grecs furent officiellement conviés à coloniser la nouvelle ville de Thurii³. On savait qu'Hérodote avait pris part à cette entreprise, et, à défaut d'autres données, on partait de cette date pour placer sa naissance quarante ans plus tôt, en 484/3. Ce calcul semble avoir servi de base, plus ou moins directement, aux témoignages analogues de Denys d'Halicarnasse⁴ et de Diodore⁵. Il apparaît encore chez Pline l'Ancien, qui considère l'année 444 comme une date capitale dans la vie de notre auteur : seulement, par une erreur facile à comprendre, l'écrivain latin attribue à cette année 444, qui représente l'ἀκμὴ d'Hérodote, la composition même de son ouvrage⁶.

Le calcul approximatif d'Apollodore offre-t-il du moins un résultat satisfaisant? Un texte d'Eusèbe semble, au premier abord, contraire à cette combinaison : l'historien, d'après cette chronique, se serait fait connaître dans l'Olympiade 78, 1, soit en 468/7⁷. Si l'on prend ce texte à la lettre, il faut reculer dans le passé la naissance de notre auteur, et la placer aux environs de l'année 500. C'est le parti qu'a

1. AULU-GELLE, *Nuits attiques*, XV, 23.

2. THUCYDIDE, V, 26, § 5.

3. L'éditeur d'Hérodote, Stein, a résumé dans une note toutes les circonstances de la fondation de Thurii (*Introduction*, p. x, n. 2, 5^e édition).

4. DENYS D'HALICARNASSE, *Sur Thucydide*, 5, p. 820 Reiske.

5. DIODORE DE SICILE, II, 32.

6. PLINÉ, *Histoire naturelle*, XII, 8.

7. EUSÈBE, *Chronique*, Ol. 78,1 : Ἡρόδοτος ἱστοριογράφος ἐγνωρίζετο.

récemment adopté M. Stein ¹. Mais une objection grave nous paraît s'opposer à cette conclusion : est-il possible d'admettre qu'Hérodote ait eu vingt ans l'année de Salamine? Un homme de vingt ans garde un souvenir très vif des événements dont il est témoin, et ce n'est pas le cas pour Hérodote. Dans tout le récit des guerres médiques, on sent, il est vrai, l'homme pénétré des sentiments d'admiration et de fierté qu'inspira la défaite de Xerxès à tous les contemporains grecs de cette expédition formidable; mais nulle part, à propos des faits de l'année 480, l'historien ne fait profession de témoin oculaire; il a grandi certainement au milieu des souvenirs récents de la guerre; mais il n'en a conservé aucune impression directe. Suivant toute vraisemblance, il était encore enfant en 480, lorsque la reine Artémise, qui régnait dans sa ville natale, réunit des vaisseaux et des hommes pour prendre part à la campagne de Xerxès. S'il fallait changer quelque chose aux calculs d'Apollodore, la date de 490 serait la plus haute où il nous parût possible de remonter.

Comment donc interpréter le témoignage d'Eusèbe? Il est naturel d'y chercher une allusion à l'un des faits signalés par Suidas dans la vie d'Hérodote, et cette hypothèse est d'autant plus permise que la même année 468/7 marquait aussi, suivant quelques auteurs, une date importante dans la biographie de Panyasis ². Cet événement, dont le souvenir s'était conservé dans la biographie de l'oncle et dans celle du neveu, ne serait-ce pas la révolte qui avait amené la mort de l'un et l'exil de l'autre? Agé alors de dix-huit ou de vingt ans, Hérodote avait pu prendre déjà une part active à l'œuvre politique poursuivie par son oncle : en ce sens l'auteur de la chronologie reproduite par Eusèbe pouvait dire avec raison, qu'Hérodote avait commencé alors à se faire connaître (ἐγγώρῳζετο). L'échec de l'entreprise s'explique d'ailleurs à cette date par l'appui que le tyran trouvait dans la puissance perse, encore à peu près intacte en Asie.

Dans cette hypothèse, le texte de Suidas sur les successeurs d'Artémise doit être légèrement modifié ³. Car, si le fils de cette reine était

1. *Introduction*, p. III, n. 2.

2. D'après Suidas, quelques auteurs faisaient naître Panyasis à cette date : l'erreur venait peut-être d'une confusion entre la naissance du poète et un acte important de sa vie.

3. Nous adoptons ici une correction proposée jadis par M. Ad. Schöll (*Philologus*, t. X, p. 35), et reprise depuis par M. Fr. Rühl (*Ibid.*, t. XLII, p. 68), ainsi que par l'éditeur d'Hérodote, Stein (*Introduction*, p. VIII).

encore un jeune homme, d'après Hérodote, en 480 ¹, il ne peut pas avoir eu, douze ans plus tard, un fils (Lygdamis) en état de régner. Aussi bien ce qui ressort avant tout du témoignage de Suidas, c'est qu'Hérodote fut envoyé en exil et Panyasis mis à mort par le troisième successeur d'Artémise. Entre les deux princes qui avaient succédé à cette reine, les auteurs de chroniques durent naturellement supposer une parenté directe; mais, loin d'être certaine, cette parenté semble même contredite par ce fait, que Lygdamis porte le même nom que le père d'Artémise: suivant l'usage grec, il passerait plutôt pour le petit-fils de ce Lygdamis que pour son arrière-petit-fils. Ce serait un second fils d'Artémise qui aurait succédé au premier, et dans ce cas la date de 468/7 n'aurait rien qui dût nous surprendre.

Les victoires de Cimon sur les bords de l'Eurymédon, en 463 ², furent une menace pour tous les tyrans des villes grecques en Asie; mais nous ne savons pas si l'attaque heureuse d'Hérodote contre Lygdamis date des années qui suivirent immédiatement cette victoire. L'inscription d'Halicarnasse, qui appartient sans aucun doute à la première moitié du v^e siècle, ne peut pas être avec certitude rapportée à une date précise. Cependant une limite extrême, au-dessous de laquelle on ne saurait placer la chute du tyran Lygdamis, nous est fournie par les inscriptions athéniennes relatives au tribut des alliés: dès l'année 454, Halicarnasse figure sur ces listes comme une ville indépendante ³, tandis que d'autres cités cariennes, également gagnées à l'alliance d'Athènes, sont inscrites avec le nom de leur dynaste ⁴. Voici donc un fait incontestable: Lygdamis, en 454, n'avait plus même la situation amoindrie que nous avons définie plus haut d'après l'amnistie accordée aux exilés: le *modus vivendi* organisé, suivant notre hypothèse, au retour d'Hérodote, ne se prolongea pas jusqu'en 454, et Halicarnasse n'attendit pas les nouvelles campagnes de Cimon, en 449, pour secouer définitivement le joug.

La connaissance exacte de ces événements nous échappe; mais si, comme il semble probable, Hérodote partit de Samos pour quelques-uns de ses grands voyages, on peut admettre par hypothèse que

1. HÉRODOTE, VII, 99.

2. Nous suivons ici la chronologie généralement adoptée, telle qu'on la trouve, par exemple, dans les tables de PEREN, *Zeittafeln der griech. Geschichte*, 6^e éd., 1886, et de CURTIUS, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. V.

3. *Corp. Inscr. Attic.*, I, n^o 226.

4. *Ibid.*, n^{os} 230 et 240.

son retour à Halicarnasse n'eut pas lieu aussitôt après la victoire de l'Eurymédon. Quoi qu'il en soit, pendant quelque temps, les partis réconciliés se calmèrent, et Hérodote dut contribuer à cette pacification. Mais bientôt la violence l'emporta, et Lygdamis tomba sous les coups de tyrannicides : ce fut dans la suite un titre de noblesse à Halicarnasse que d'appartenir à la famille de ces libérateurs ¹. Hérodote, suivant nous, n'avait pas pris part à cette révolution nouvelle, et le triomphe d'un parti violent rendait difficile son séjour dans sa ville natale. Attiré d'ailleurs au dehors par le goût des voyages, il se résolut à quitter de nouveau sa patrie, non pas pour aller directement à Thurii, comme on pourrait le penser d'après Suidas, mais pour visiter le monde, qu'il avait déjà commencé à parcourir.

Une seule donnée chronologique d'Eusèbe a trait à cette nouvelle période de son existence : c'est celle qui nous le montre à Athènes, en 445/4 ou 446/5, honoré d'une récompense pécuniaire par le conseil des *Cinq Cents* ². Comme toujours, dans un témoignage de ce genre, il faut distinguer deux choses : la date, et le fait même rapporté à cette date par le chroniqueur. Ici la date peut paraître dépendre encore de la fameuse colonisation de Thurii. Du moment où Hérodote avait pris part à cette entreprise athénienne, il fallait bien qu'il eût séjourné auparavant à Athènes, et, s'il avait reçu dans cette ville une récompense publique, une combinaison toute naturelle devait faire placer cet honneur un peu avant son départ pour l'Italie. Malgré la justesse de ce raisonnement, nous ne considérons pas comme impossible que les sources d'Eusèbe aient contenu, sur ce détail de la vie d'Hérodote, une donnée certaine, indépendante de tout calcul approximatif : en effet, un historien athénien de la fin du iv^e siècle, Diyllos, parlait, lui aussi, d'une récompense accordée à Hérodote ; il n'en indiquait pas la date, au moins d'après Plutarque, mais il citait l'auteur de la proposition ³ : ce document, conservé peut-

1. Telle est du moins l'hypothèse qu'on peut faire d'après l'éloge que reçoit, sur une inscription d'Halicarnasse (LE BAS et Waddington, *Inscriptions d'Asie Mineure*, n° 505), un personnage du nom de Νηρέυς fils de Νέον : il est honoré διὰ τὴν ἀπὸ τῶν κτιστῶν καὶ τυραννοκτόνων τῆς πόλεως καθ' ἑκατέρους τοὺς γονεῖς αὐτοῦ εὐγένειαν.

2. EUSÈBE, *Chronique*, éd. Schöne, p. 106 : 'Ηρόδοτος ἱστορικὸς ἐτιμήθη παρὰ τῆς Ἀθηναίων βουλῆς, ἐπαναγνοὺς αὐτοῖς τὰς βίβλους. Pour la date de cette lecture, Eusèbe indiquait, d'après saint Jérôme, l'Ol. 83,4 (445/4), et d'après la version arménienne, l'Ol. 83,3 (446/5).

3. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 36, § 6 : "Ὅτι μέντοι δέκα τάλαντα δωρεάν

être dans le recueil de Crateros (ψηφισμάτων συνζωγγή) ¹, pouvait bien porter sa date avec lui.

Une question plus importante est de savoir si le fait d'une récompense officielle, donnée à Hérodote pour une lecture de son livre, est exact. Mais cette question se rattache au problème plus général de la formation et de la composition de son histoire. Ce problème lui-même nous oblige à parler d'abord des voyages qui ont précédé et préparé l'œuvre de l'écrivain.

II

Recherches et hypothèses sur les voyages d'Hérodote, et sur la manière dont il a composé son ouvrage.

Toute recherche sur les voyages d'Hérodote serait inutile, s'il était prouvé que l'historien a voulu donner le change à ses lecteurs sur la source véritable de ses informations. C'est donc la véracité du voyageur qu'il faut avant tout discuter : peut-on l'accuser d'avoir simulé des voyages qu'il n'avait pas faits ?

Un seul auteur ancien a émis des doutes à cet égard. Aristide le Rhéteur ² relève chez Hérodote, à propos des prétendues sources du Nil entre Syène et Éléphantine, cette singulière contradiction : tout en déclarant qu'il est allé lui-même jusqu'à Éléphantine ³, Hérodote décrit un état de choses purement fabuleux ; il parle d'un abîme sans fond et de deux hautes montagnes, qui n'ont jamais existé ! S'il avait visité Éléphantine, dit Aristide le Rhéteur, aurait-il rapporté une aussi absurde tradition ? — L'argument n'est pas sans réplique : cette tradition, Hérodote l'avait entendue à Saïs, de la bouche d'un personnage officiel ⁴ ; elle méritait d'être mentionnée, non pas dans un récit de voyage peut-être (ce n'est pas un récit de ce genre qu'a composé Hérodote), mais dans un exposé des connaissances que l'auteur avait recueillies sur le Nil. Aussi bien, avec une réserve qui lui est ordinaire, Hérodote n'a-t-il pas manqué de laisser entendre qu'il n'était pas dupe

ἔλαθεν ἐξ Ἀθηνῶν Ἀνύτου τὸ ψήφισμα γράψαντος, ἀνὴρ Ἀθηναῖος οὐ τῶν παρημελημένων ἐν ἱστορίᾳ, Διούλλος, εἶρηκεν.

1. Cf. *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 617-622.

2. ARISTIDE, p. 341-345 éd. Jebb ; t. II, p. 458-459 éd. Dindorf.

3. HÉRODOTE, II, 29.

4. *Id.*, II, 28 : Ὁ γραμματιστής τῶν ἱρῶν χρημάτων τῆς Ἀθηναίης.

du personnage qui lui avait conté ces merveilles (ἐμοίγε πείθειν ἐδόχεε) : cette défiance ne se fondait-elle pas précisément sur la connaissance directe qu'il avait des lieux ?

C'est au sujet du même voyage que plusieurs savants modernes accusent ouvertement la mauvaise foi de notre auteur. Suivant M. Sayce, le dernier et le plus autorisé de ces critiques ¹, Hérodote a voulu faire croire à ses lecteurs qu'il avait visité la Haute-Égypte, et, pour leur en imposer, il a eu recours soit à des sous-entendus malhonnêtes, soit à de véritables mensonges. Veut-on un exemple de ces habiles réticences ? Hérodote rapporte la mésaventure survenue à son prédécesseur Hécatee dans le temple de Thèbes : comme le vaniteux logographe faisait montre de sa noblesse, et prétendait descendre d'un dieu au seizième degré, les prêtres de Zeus lui opposèrent, pour le confondre, une série de statues représentant 343 prêtres qui s'étaient succédé de père en fils sans interruption. « C'est, ajoute l'historien, ce qu'ils ont fait aussi avec moi, sauf que je ne leur faisais pas ma généalogie ². » Mais, remarque M. Sayce, ces statues qu'avait vues Hérodote, elles étaient à Memphis, non à Thèbes, et elles représentaient, non pas les prêtres de Zeus, mais les rois d'Égypte ³. Voilà ce que ne dit pas en cet endroit l'historien, qui veut laisser entendre qu'il a visité Thèbes. Insinuation mensongère ! Autrement, il aurait trouvé autre chose à dire des monuments grandioses de la moderne *Karnak* que ces simples mots : ἐσχηγόντες ἐς τὸ μέγιστον ἔσω ἐὼν μέγα ⁴ ! Fort de cet argument, M. Sayce rejette sans hésiter le témoignage suivant d'Hérodote : « Je me suis rendu à Thèbes et à Héliopolis pour savoir si les traditions de ces deux villes étaient d'accord avec celles de Memphis ⁵ ». Non, dit M. Sayce, Hérodote n'est pas allé à Thèbes ; il se vante ici d'un voyage qu'il n'a pas fait, ou plutôt il y a dans le texte une interpolation, et il faut supprimer les mots ἐς Θήβας ! Même critique pour le voyage d'Éléphantine. « Voici, dit Hérodote, tout ce que j'ai pu apprendre de plus (sur le cours du Nil), jusqu'à la ville d'Éléphantine, comme témoin oculaire, pour le reste,

1. SAYCE (A.-H.), *The ancient empires of the East, Herodotos I-III*, London, 1883. Nous résumons ici les pages xxvi et xxvii de l'*Introduction*, et les notes du même critique aux chap. 3 et 29 du liv. II.

2. HÉRODOTE, II, 143.

3. *Id.*, II, 142.

4. *Id.*, *ibid.*

5. *Id.*, II, 3.

par ouï-dire ¹. » M. Sayce ne croit pas Hérodote sur parole : le voyageur qui appelle Éléphantine une *ville*, alors que c'est seulement une *île*, n'a pas réellement visité ces parages; il dénature la vérité en se donnant pour un témoin oculaire, ou bien c'est un copiste qui lui a fait commettre ce mensonge, tandis que lui-même se contentait de tromper son lecteur par un silence prudent.

Les deux corrections proposées par M. Sayce sont également arbitraires : l'une, qui se rapporte au voyage d'Éléphantine, et qui consiste dans la suppression des mots *αὐτόπτης ἑλθών*, a pour elle, il est vrai, l'autorité d'un manuscrit ²; mais M. Alfred Croiset a bien montré que, d'après les règles connues de la critique des textes, il s'agissait là, non d'une glose introduite à tort dans les manuscrits, mais d'une omission attribuable seulement à un copiste : cette omission s'explique en effet par le voisinage de deux terminaisons similaires (*μέγρ*: *Ἐλεφαντίνης πόλιος* et *ἀπὸ Ἐλεφαντίνης πόλιος*), entre lesquelles se trouvent les mots oubliés dans un manuscrit ³. Quant à la suppression de la prétendue glose *ἐς Θήβας* au chapitre 3 du livre II, elle ne repose que sur un argument contestable : « Héliopolis seule, dit M. Sayce ⁴, et non Thèbes, était assez rapprochée de Memphis pour qu'Hérodote songeât à y aller vérifier les traditions recueillies par lui auprès des prêtres d'Héphaestos ». Mais est-ce que la ville sainte de Thèbes n'était pas universellement renommée? Et ne savons-nous pas que les trois villes de Memphis, d'Héliopolis et de Thèbes « représentaient les trois formes principales du culte religieux de la vieille Égypte » ⁵?

Il faut donc s'y résoudre : si Hérodote n'a vu ni Thèbes ni Éléphantine, il a deux fois menti de la façon la plus grossière; car nulle part, pour aucun de ses voyages, il n'a plus explicitement attesté sa présence en un point. Pourquoi donc douter de sa parole? Parce qu'il a fait d'Éléphantine une *ville* au lieu d'une *île*? — Mais, si dans cette *île* il y avait une *ville*, n'a-t-il pas pu se servir aussi bien de l'un que de

1. HÉRODOTE, II, 29.

2. Le ms. B. de Stein.

3. A. CROISET, *La véracité d'Hérodote*, dans la *Revue des Études grecques*, t. I (1888), p. 159-160.

4. SAYCE, *op. cit.*, p. xxvi, n. 2.

5. Nous empruntons cette citation au commentaire explicatif que M. Brugsch a joint à l'édition classique de Stein, *Hérodote*, II, 3. Ajoutons que la correction de M. Sayce n'est pas admise par le plus récent commentateur du II^e livre, M. A. WIEDEMANN, *Herodots zweites Buch, mit sachlichen Erläuterungen*, Leipzig, 1890, p. 46.

l'autre terme? — Parce qu'il a commis des erreurs dans la description du Nil en cet endroit? — Mais nous avons déjà dit qu'il n'était pas dupe de toutes ces erreurs, et du reste il a pu lui-même en commettre de bonne foi : sa méthode et sa critique peuvent être en défaut, nous ne parlons ici que de sa véracité. Reste le prétendu séjour à Thèbes. Pourquoi Hérodote n'a-t-il pas décrit les monuments de cette ville? — Mais, encore une fois, il ne faisait pas un récit de voyage, et c'est dans un résumé de la plus ancienne histoire politique et religieuse de l'Égypte qu'il parle accidentellement du temple de Thèbes. Encore les mots ἐν μέγῃ, appliqués à ce temple, ont-ils peut-être dans sa pensée plus de valeur qu'on ne se l'imagine ; car, en Grèce comme en Égypte, c'est la dimension grandiose des édifices qui semble avoir provoqué surtout son admiration ¹. De même, dans l'anecdote relative à Hécatee, nous ne nous étonnons pas qu'Hérodote rappelle par allusion son voyage de Thèbes à l'instant même où il vient de parler de sa conversation avec les prêtres de Memphis : il n'y a là aucune supercherie, aucun tour de passe-passe, comme le prétend M. Sayce ²; nous voyons seulement dans ce passage un rapprochement naturel entre deux séries analogues, l'une de rois, l'autre de prêtres : ayant à parler de la première, l'historien mentionne aussi la seconde, c'est-à-dire qu'il compare à la liste royale de Memphis les statues sacerdotales de Thèbes; mais ces statues n'avaient d'autre intérêt pour lui, en cet endroit de son livre, que d'attester la haute antiquité des générations humaines de l'Égypte : il n'avait pas alors à les décrire plus longuement. Plusieurs erreurs sans doute se rencontrent dans cette partie de son récit ³; il s'y trouve aussi un trait de malice à l'adresse d'Hécatee; mais nous ne pouvons pas y découvrir la trace d'un subterfuge qui serait un véritable mensonge ⁴.

Ainsi, malgré les doutes d'Aristide le Rhéteur et les accusations

1. Voir comment il parle, par exemple, du temple de Héra à Samos (III, 60) et comment il compare le *Labyrinthe* aux plus grands temples grecs (II, 148).

2. M. Sayce emploie le mot *legerdemain* (*op. cit.*, p. xxvii).

3. Cf. les notes de STEIN (II, 142, l. 4, et 143, l. 7), et de WIEDEMANN, *op. cit.*, p. 503-510.

4. Dans son récent ouvrage sur *Les premiers établissements des Grecs en Égypte* (Paris, 1893), M. D. Mallet pense qu'Hérodote « n'avait fait que passer à Thèbes, ainsi que les touristes modernes, et qu'ayant appris peu de chose sur ses édifices et sur son histoire, il s'est abstenu de rien dire de ce qu'il connaissait mal » (p. 431). Le même savant remarque que Thèbes, au v^e siècle, successivement détruite par les Assyriens et par les Perses, n'était plus à proprement parler une ville.

formelles de M. Sayce, on doit admettre qu'Hérodote a, comme il le dit lui-même, remonté le Nil jusqu'à Éléphantine. Aussi bien la domination des Perses, établie militairement jusque-là, assurait-elle aux voyageurs les ressources et la sécurité désirables.

Le voyage de la Haute-Asie jusqu'à Babylone, et de là jusqu'à Suse, ne présentait pas plus de difficulté : des fonctionnaires perses le faisaient souvent, et l'on sait que la cour de Darius avait attiré, dès la fin du ^{vi}^e siècle, des artistes et des médecins grecs ¹; cet échange de communications ne s'était pas ralenti au temps de Xerxès; il ne cessa pas durant tout le ^v^e siècle. Hérodote fut-il réellement de ceux qui entreprirent ce voyage?

Sans être aussi explicite pour Babylone que pour Éléphantine, l'historien décrit cette ville avec toute l'assurance d'un témoin oculaire, et même, en un endroit, venant à parler d'une statue d'or placée autrefois dans le temple du dieu Bel, il a soin de dire : « Je n'ai pas vu cette statue, mais je répète à ce propos ce qu'en disent les Chaldéens ² ». N'est-ce pas comme s'il attestait expressément qu'il avait vu tout le reste?

Tel n'est pas le sentiment de M. Sayce : selon lui, toute la description de Babylone vise à tromper le lecteur, et cette phrase même : « pour moi, je n'ai pas vu cette statue », loin de prouver la réalité du voyage d'Hérodote, est au contraire ce qui trahit la fraude. Car, par cet aveu imprudent, l'auteur attire notre attention sur le pillage exercé par Xerxès à Babylone, et, une fois sur cette piste, nous trouvons dans Arrien ³ que le monarque, en même temps qu'il enlevait la précieuse statue, avait fait détruire le temple où elle était. Hérodote n'a donc pu voir ni l'une ni l'autre, et c'est pour se donner l'apparence d'un témoin scrupuleux, qu'il a imaginé d'avouer la moitié de la vérité. Après cela, on comprend que M. Sayce n'hésite pas à reléguer dans le domaine de la fiction le prétendu voyage de notre auteur dans la Haute-Asie. Le malheur est que ce raisonnement repose sur un témoignage qui n'est pas infallible : quelle autorité particulière a l'historien d'Alexandre pour le règne de Xerxès? Et quelle vraisemblance offre cette destruction totale des sanctuaires de Baby-

1. M. Perrot a résumé, dans un chapitre de son *Histoire de l'art antique*, ces premiers rapports de la Perse avec la Grèce (t. V, liv. X, chap. 1, § 4).

2. HÉRODOTE, I, 183.

3. ARRIEN, VII, 17.

lone ¹? Sur ce point, entre Hérodote et Arrien, nous avons le droit de choisir, et le premier nous paraît un meilleur témoin que le second.

Si le texte d'Arrien ne résout pas décidément la question, il y a lieu de revenir à des arguments moins nouveaux sans doute, mais plus solides. La question en effet remonte pour le moins au siècle dernier : aux objections de Des Vignoles ², Wesseling avait déjà répondu ³, et l'opinion de Wesseling avait été généralement suivie jusqu'à nos jours. Cependant, en 1857, M. Breddin éleva de nouveau des doutes sur le voyage d'Hérodote en Asie ⁴, et quinze ans plus tard, en 1872, M. Matzat consacra un long article à l'examen et à la réfutation de cette thèse ⁵. Il nous paraît utile de rappeler, en ce qui concerne Babylone, les points essentiels de cette discussion.

Le nœud de la question, pour M. Breddin, comme pour M. Sayce, est le témoignage formel d'Hérodote : « Pour moi, je n'ai pas vu cette statue ». Comment donc échapper au dilemme suivant : ou bien Hérodote a visité Babylone, ou bien c'est un menteur éhonté? M. Breddin, qui ne veut adopter ni l'une ni l'autre de ces deux alternatives, a recours à un moyen radical, à une correction de texte : la symétrie, dit-il, exigeait que l'historien, parlant dans le même chapitre de deux statues d'or massif, donnât pour l'une comme pour l'autre le chiffre exact de leur poids; or, dans l'état actuel du texte, il le fait pour la première; mais pour la seconde il s'exprime ainsi : ἐγὼ δὲ μὲν μὴ οὐκ εἶδον. Cette différence ne tient-elle pas à ce que le poids de la seconde statue était indiqué dans les anciens manuscrits par des chiffres qu'un copiste plus récent n'aura pas compris? Pour remplacer les mots qu'il était forcé de passer, ce copiste, désireux de faire voyager Hérodote le plus loin possible, aura de son propre mouvement écrit la phrase qui nous occupe, et qui seule cause l'embarras des critiques. Cette phrase supprimée, il n'y a plus de difficulté à reconnaître qu'Hérodote n'a pas visité Babylone.

1. Voir à ce sujet les judicieuses observations de M. A. Croiset, dans l'article déjà cité (*Revue des Études grecques*, t. I (1888), p. 458).

2. DES VIGNOLES, *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, t. II, p. 646.

3. WESSELING, *Préface* à son édition d'Hérodote, 1763, p. 1.

4. BREDDIN, *Bedenken gegen Herodots asiatische Reise*, Programme de Magdebourg, 1857.

5. MATZAT (H.), *Ueber die Glaubwürdigkeit der geographischen Angaben Herodots über Asien*, dans *Hermès*, t. VI (1872), p. 431-442.

Cette correction a le tort de supposer un copiste à la fois trop ignorant de son métier et trop plein de préoccupations littéraires : le même homme, à quelques lignes de distance, est supposé capable de lire un chiffre et incapable d'en lire un autre; puis, plutôt que de transcrire un nombre quelconque, il entreprend de refaire à sa façon le texte d'Hérodote, et, au lieu d'y introduire une phrase banale, il fait intervenir l'auteur lui-même dans une partie de son récit où il ne paraissait pas jusque-là! On sait aujourd'hui que les copistes ont eu généralement plus de scrupules et moins d'initiative personnelle.

En dehors de ce texte, qui conserve, selon nous, toute sa valeur, nous reconnaissons volontiers que plusieurs autres passages qui avaient paru aux anciens commentateurs fournir une preuve décisive en faveur du voyage d'Hérodote à Babylone se prêtent à une interprétation différente. Des tours comme celui-ci : *Διὸς Βήλου ἱερὸν χαλκόπουλον καὶ ἐς ἐμὲ ἔτι τοῦτο ἰόν* (I, 181), ou bien *ὡς λέγουσι οἱ Χαλδαῖοι* (*ibid.*), *ὡς λέγεται ὑπὸ τῶν ταύτῃ οἰκημένων* (191), n'indiquent pas nécessairement que l'historien ait vu de ses yeux le monument qui était encore debout de son temps, ni qu'il ait interrogé sur place les hommes dont il invoque le témoignage. Toutefois ces indications, vagues en elles-mêmes, empruntent quelque force à leur rapprochement avec les mots *ἐγὼ μὲν μιν οὐκ εἶδον*; et quand ailleurs l'historien dit *ὡς ἔλεγον οἱ Χαλδαῖοι* (183), cet imparfait paraît bien encore se rapporter au temps où il recueillait lui-même ces traditions. Enfin comment interpréter dans le sens de M. Breddin l'opposition que l'auteur établit quelque part entre lui-même et ceux qui n'ont pas vu Babylone ¹?

Contre ces affirmations plus ou moins directes d'Hérodote, on fait valoir des arguments d'un autre ordre : on l'accuse, par exemple, de décrire comme subsistant encore, c'est-à-dire avec des verbes au présent ou au parfait, des monuments ou des mœurs de Babylone qui depuis longtemps n'existaient plus. Cette imputation est-elle fondée? Nous voyons au contraire qu'Hérodote, quand il parle d'une loi disparue de son temps (*ὁ μὲν νῦν κάλλιστος νόμος οὗτός σφι ἦν, οὐ μέντοι νῦν γε διετέλεσε ἐόν*, I, 196), emploie partout des temps passés; s'il se sert

1. HÉRODOTE, I, 193 : *Εὖ εἰδὼς ὅτι τοῖσι μὴ ἀπιγμένοισι ἐς τὴν βαβυλωνίην χώραν καὶ τὰ εἰρημένα καρπῶν ἐχόμενα ἐς ἀπιστίην πολλὴν ἀπίκται*. M. MATZAT (*op. cit.*, p. 438-439) explique bien le sens de ce parfait (*ἐς ἀπιστίην πολλὴν ἀπίκται*) : Hérodote se transporte d'avance par la pensée au moment où le lecteur ou l'auditeur, ayant lu ou entendu déjà ce qui précède, aura eu des doutes sur l'exactitude des données relatives à la richesse du sol babylonien.

ailleurs du présent, comme au sujet du culte de Mylitta (*ibid.*), savons-nous si ces rites monstrueux avaient disparu? — Il parle, nous dit-on, des cent portes de la ville (I, 179), alors qu'ailleurs Darius est censé les avoir toutes arrachées (III, 159). Mais qui ne voit que l'emplacement seul des portes, visible sans doute même après la destruction consommée par Darius, autorisait l'historien à s'exprimer comme il a fait? Cette explication convient à tous les autres temps présents ou parfaits employés dans le même passage, τὸ τεῖχος ἐλγύλαται (I, 180), τεῖχος περιθέει (181), αἰμασινὴ πλίνθων ὀπτέων παρατείνει (180).

Il ne subsiste donc d'autres raisons, pour douter du voyage d'Hérodote à Babylone, que les erreurs commises par lui dans la description de cette contrée. Ces erreurs, M. Sayce les énumère avec complaisance¹. A vrai dire, quelques-unes sont incontestables, mais peu graves, comme celle qui consiste à dire qu'il pleut rarement à Babylone (I, 193), alors que la pluie, rare en été, y est abondante en hiver et au printemps. D'autres, plus graves, sont aussi plus contestables : telle cette assertion d'Hérodote, que la reine Nitocris avait fait construire à Babylone un pont avec de grosses pierres (I, 186). Il n'y avait pas, dit M. Sayce², de grosses pierres dans le pays. Mais sur ce point tous les assyriologues ne partagent pas l'avis de M. Sayce, et M. Delattre a fort justement rappelé à ce propos un texte de Xénophon³, suivant lequel « les riverains de l'Euphrate, entre Corsote et les portes babyloniennes, vivaient du produit des pierres meulières extraites le long du fleuve, et façonnées pour l'usage des habitants de Babylone⁴ ». Il ne nous appartient pas de discuter ici d'autres problèmes techniques, qui échappent à notre compétence; il nous suffit de constater que les arguments de cette nature, invoqués par M. Sayce contre le voyage d'Hérodote dans la Haute-Asie, n'ont pas convaincu les savants les plus versés dans la connaissance des antiquités babyloniennes⁵.

En résumé, pour Babylone comme pour Éléphantine, le témoi-

1. SAYCE, *op. cit.*, p. XXIX.

2. *Id.*, *op. cit.*, I, 186, n. 1.

3. XÉNOPHON, *Anabase*, I, 5, § 5.

4. DELATTRE (A.-J.), *L'exactitude et la critique en histoire, d'après un assyriologue*, dans le *Muséon*, t. VII (1888), p. 573 et suiv.

5. En défendant la véracité et l'exactitude d'Hérodote, M. Delattre n'a fait que suivre l'exemple de M. Oppert. On sait que l'auteur de l'*Expédition scientifique en Mésopotamie* a contrôlé sur place, à travers les ruines de Babylone, la description d'Hérodote.

gnage formel d'Hérodote n'a pas été, selon nous, convaincu de fausseté. Cela suffit pour que, d'une manière générale, la véracité du voyageur soit mise hors de doute. On peut discuter encore sur l'étendue de quelques-uns de ses voyages; et même quand il déclare qu'il a visité un pays, on peut se demander pour quelle part son expérience personnelle entre dans la description qu'il en fait; mais l'essentiel est que vraiment il ait beaucoup voyagé. Dès lors il est permis de rechercher dans son livre le souvenir et la trace de ses voyages; il est nécessaire surtout de vérifier si les nouveaux détails biographiques qui peuvent se tirer de cette étude nous font entrevoir quelque chose des circonstances et des idées qui ont présidé à la préparation et à la composition de son ouvrage ¹.

Il n'est pas vraisemblable qu'Hérodote, encore tout jeune, ait quitté sa ville natale pour de lointains voyages. Avait-il, avant son exil à Samos, visité les côtes et les îles voisines d'Halicarnasse ²? Est-ce de cette époque que date la connaissance qu'il a des sanctuaires de Milet, de Rhodes et d'Éphèse, du beau climat de l'Ionie, et des principales villes du voisinage? On ne sait. Mais les excursions qu'il put faire alors ne furent sans doute qu'une sorte de complément à l'éducation qu'une famille bien posée ³ pouvait donner à un jeune homme. Rien surtout n'autorise à penser que dès sa première adolescence le futur historien de la guerre médique ait entrepris de suivre l'itinéraire parcouru jadis par Xerxès en Asie Mineure ⁴. Cette hypothèse, qui donnerait une si forte unité à la vie et à l'œuvre d'Hérodote, ne repose sur aucune base solide. Deux fois seulement dans son ouvrage l'auteur donne expressément la cause d'un de ses voyages ⁵, et chaque fois

1. Les voyages d'Hérodote ont été l'objet de nombreux écrits; nous citerons seulement, dans l'article déjà mentionné de M. Matzat, les pages consacrées aux voyages d'Hérodote en Asie, *Hermès*, t. VI (1872), p. 393-450; puis les dissertations de MM. HACHEZ, *De Herodoti itineribus et scriptis*, Göttingen, 1878, et HILDEBRANDT, *De itineribus Herodoti europæis et africanis*, Leipzig, 1883.

2. Il nous paraît inutile d'énumérer ici, avec M. MATZAT (*loc. cit.*), tous les passages qui donnent à penser qu'Hérodote visita ces différents points. La plupart de ces textes peuvent encore prêter à la discussion; mais, si l'on admet avec nous qu'Hérodote ait fait les grands voyages d'Éléphantine et de Babylone, on peut sans difficulté accorder, *a fortiori*, qu'il connaissait les environs immédiats de sa ville natale.

3. Il ne faut pas oublier, en effet, le mot de SUIDAS : Ἡρόδοτος..... Ἀλικαρνασσεὺς τῶν ἐπιφανῶν. On peut même, sans trop de hardiesse, ajouter que cette famille était riche : les voyages d'Hérodote supposent de la fortune.

4. C'est une hypothèse gratuite de M. HACHEZ (*op. cit.*, p. 10).

5. HÉRODOTE, II, 44 : Καὶ θέλων δὲ τούτων περὶ σαφεῖς τι εἰδέναι ἐξ ὧν οἶόν τε ἦν,

c'est la curiosité seule qui le guide, une curiosité qui s'attache moins à des faits historiques qu'à des traditions religieuses et à des phénomènes merveilleux. Cette tendance n'avait-elle pas sa source dans l'éducation d'Hérodote? Ses parents, qui avaient vécu sous le règne d'Artémise, lui avaient peut-être conté dans son enfance quelques-uns des traits qu'il devait consigner plus tard dans son livre ¹. Mais ce n'est pas d'histoire assurément qu'on l'avait nourri, et l'influence de Panyasis avait dû plutôt développer dans l'âme de son neveu le goût de la poésie, l'amour des légendes et des fables, le respect des traditions religieuses, notamment de celles qui touchaient au culte d'Héraclès. Cette éducation, tout entière tournée vers la poésie et la religion, laissa dans l'esprit d'Hérodote des traces assez durables pour qu'on soit autorisé à la prolonger assez tard : s'il avait à peine vingt ans quand l'exil le chassa d'Halicarnasse, nous pouvons croire que rien encore n'avait éveillé en lui l'idée d'une activité littéraire appliquée à l'étude d'événements presque contemporains.

A Samos Hérodote se trouva dans des conditions nouvelles : cette île, une des premières qui aient adhéré à la ligue nationale de Délos, lui ouvrait pour ainsi dire de nouveaux horizons sur le monde grec, sans pourtant l'éloigner encore de la côte asiatique et de l'empire perse. Mais, au début de son exil, le souvenir de sa lutte contre le protégé du Grand Roi, Lygdamis, dut le détourner du continent, où le satrape de Sardes était encore tout-puissant, et c'est vers la mer qu'il dirigea ses regards.

Plusieurs routes s'offraient à lui. Mais nous pouvons ici, grâce à quelques indications chronologiques, procéder par élimination. Le voyage d'Égypte doit être écarté ; car il est postérieur de plusieurs années à la victoire de Paprémis, remportée vers 460 par le Libyen Inaros sur les troupes du Grand Roi ² ; il est même postérieur à l'année 449, époque où fut enfin réprimé le soulèvement d'Amyrtaeos dans la Delta ³ ; car Hérodote laisse entendre en plusieurs pas-

ἐπλευσα καὶ ἐς Τύρον τῆς Φοινίκης, πυνθανόμενος αὐτόθι εἶναι ἱερὸν Ἑρακλῆος ἄγιον.
— II, 75 : Ἔστι δὲ χώρος τῆς Ἀραβίης κατὰ Βουτοῦν πόλιν μάλιστα καὶ κείμενος, καὶ ἐς τοῦτο τὸ χωρίον ἦλθον πυνθανόμενος περὶ τῶν πτερωτῶν ὀρέων.

1. Au nombre de ces lointains souvenirs nous mettrions volontiers les détails relatifs aux fils de Xerxès, confiés à Artémise après la bataille de Salamine : le Roi, dit l'historien, les fit accompagner en même temps par un eunuque, originaire d'une petite ville voisine d'Halicarnasse, Hermotimos de Pédasa (VIII, 103).

2. HÉRODOTE, III, 12.

3. THUCYDIDE, I, 110 et 112.

sages qu'il a visité l'Égypte dans un temps où elle était partout pacifiée ¹.

Ce n'est pas non plus de Samos, et dès le début de sa carrière, qu'Hérodote visita, ce semble, les villes de la Grèce propre. Du moins séjourna-t-il à Delphes après l'année 448, d'après une observation fort plausible de M. Kirchhoff ²; et, à Sparte, il recueillit sur la famille des Iamides une tradition qui ne peut pas être née avant l'année 457, date de la bataille de Tanagra ³. Il est vrai qu'il rencontra dans cette ville le petit-fils d'un Spartiate mort à Samos vers 530, Archias, fils de Samios ⁴; mais cette rencontre peut se placer aussi bien vers 445 que vingt ans plus tôt, et, si Hérodote profita de ses relations samiennes pour se recommander auprès de cet hôte, cela ne prouve pas, comme on l'a supposé ⁵, qu'il soit venu directement de Samos à Sparte. De même l'Orchoménien Thersandros, qu'Hérodote entendit raconter en personne le repas offert à Mardonius par un riche Thébain en 479, peut avoir survécu trente ans et plus à cet événement ⁶.

Ainsi on peut hésiter seulement entre deux voyages, celui de Cyrène en Libye, et celui de l'Hellespont, de la Thrace et du Pont. Les relations de Samos avec ces deux parties du monde grec étaient également actives. Le temple de Héra, par exemple, offrait à Hérodote, curieux observateur des offrandes consacrées aux dieux, le magnifique cratère de Colæos, souvenir d'une expédition qui se rattachait à la fondation de Cyrène (IV, 152), et le tableau de Mandroclès, image du Bosphore traversé par l'armée innombrable de Darius (IV, 88). Au sud comme

1. HÉRODOTE, II, 30, 98, 99, 149.

2. Hérodote sait le nom d'un Delphien qui, pour complaire aux Lacédémoniens, fit graver leur nom sur une offrande de Crésus (I, 51). M. Kirchhoff pense, avec raison, que cet acte de flatterie date de l'année 448, lorsque les Athéniens et les Spartiates cherchaient à imposer leur influence à Delphes (Kirchhoff, *Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, p. 32-36).

3. HÉRODOTE, IX, 33-35. La tradition relative au devin Tisaménos a manifestement une source spartiate. L'année 457 serait donc la date la plus reculée où l'on pût placer le voyage d'Hérodote à Sparte. M. Kirchhoff a essayé de fixer à l'année 440 la limite inférieure : en effet, à cette date semblent avoir été rapportés solennellement à Sparte les ossements de Léonidas; or Hérodote ne soupçonne pas cette translation des restes du héros (VII, 238; IX, 78; Kirchhoff, *op. cit.*, p. 49-54). Toutefois ce raisonnement repose sur un passage corrompu de Pausanias, III, 14, § 1 : le nom du roi spartiate qui transporta les ossements de Léonidas à Sparte a disparu, et une erreur de chiffre est si facile dans les manuscrits que les indications chronologiques du texte restent douteuses.

4. HÉRODOTE, III, 53 : Τρίτω δὲ ἀπ' Ἀρχίου τοῦτου γεγονότι ἄλλω Ἀρχίῳ τῷ Σαμίου τοῦ Ἀρχίου αὐτοῦ ἐν Πιτάνῃ συνεγενόμενῳ.

5. SCHÖLL, dans le *Philologus*, t. X (1885), p. 32.

6. HÉRODOTE, IX, 16.

au nord, l'attention d'Hérodote était sollicitée, d'abord par des colonies prospères, où de nombreux hôtes pouvaient le recevoir, puis par des populations barbares, libyennes d'une part, thraces et scythiques de l'autre, qui jouissaient d'une antique renommée.

L'hypothèse d'un voyage à Cyrène, entrepris de Samos avant l'année 460, a rencontré deux objections : l'une tirée de ce qu'Hérodote paraît être venu directement de Cyrène en Égypte par mer¹; l'autre, de ce qu'il fait allusion à un oracle dont l'origine ne peut pas remonter plus haut que l'année 455 environ². Mais ces deux raisons sont insuffisantes : si Hérodote était venu de Cyrène en Égypte, il n'aurait guère pu écrire, ce semble, cette phrase : « Lorsque tu vogues vers l'Égypte, et que tu es encore à une journée de distance du rivage, jette la sonde et tu ramèneras du limon, bien qu'il y ait onze brasses d'eau³ ». Les navigateurs anciens, en venant de Cyrène, ne devaient guère se tenir loin de la côte à la distance d'une journée. Quant à l'oracle qui annonçait la chute du dernier des Battiades, certes il dut être forgé après la mort d'Arcésilas IV, qui vivait encore en 460. Mais la partie de son ouvrage où Hérodote rapporte cet oracle contient d'autres détails empruntés par lui à des traditions lacédémoniennes, et rien ne prouve que cet oracle ne lui ait pas été signalé ailleurs qu'à Cyrène, à Delphes, par exemple, ou à Sparte. Il ne faut pas confondre les voyages d'Hérodote avec les circonstances où il écrivit, sous la forme où nous la possédons, les parties de son histoire où perce le souvenir de ces voyages. Aucun indice ne nous autorise à penser qu'Hérodote, encore tout jeune et attiré à Cyrène par quelque circonstance fortuite, ait eu dès lors l'idée d'écrire l'histoire de la fondation de cette ville et de raconter les destinées de la dynastie de Battos. Mais ce qu'il vit à Cyrène, et ce qu'il put consigner dans ses notes de voyage, c'est la situation, le climat de cette ville (IV, 199), ainsi que ses monuments les plus remarquables, tels que la statue

1. C'est ce qu'affirme M. Hachez, sans fournir aucune preuve certaine (*op. cit.*, p. 62). Seule, l'antériorité du voyage de Cyrène sur celui d'Égypte paraît ressortir d'un texte où l'historien compare le bois des barques égyptiennes au lotus de Cyrène (II, 96).

2. Hérodote, IV, 163. L'oracle cité en cet endroit par Hérodote ne peut avoir été forgé qu'après la mort du dernier des Battiades. Or Arcésilas IV régnait encore en 460, puisqu'il remporta cette année-là une victoire olympique (Böckh, *Explicationes ad Pindar.*, Pyth. IV, t. II, 2^e partie, p. 265-266). On ignore la date de la fin de son règne.

3. HÉRODOTE, II, 5.

d'Aphrodite, élevée par la femme du roi d'Égypte Amasis (II, 181). Ce qu'il apprit à Cyrène, de la bouche même d'hommes du pays, c'est ce qu'il raconte du cours du Nil en Libye, d'après le témoignage de ce roi des Ammoniens, Etéarque, qui avait interrogé là-dessus les Nasamons (II, 32-33); c'est aussi tout ce qu'il rapporte par ouï-dire de toutes les peuplades libyennes disséminées sur la côte ou dans l'intérieur de l'Afrique jusque dans les environs de Carthage (IV, 168-199). Ces notes purent être plus tard non seulement remaniées, ce qui est hors de doute, mais encore développées à l'aide d'autres traditions, recueillies par exemple en Grande Grèce. Mais le voyage même de Cyrène n'en est pas moins incontestable, et il ne nous semble pas qu'on puisse lui attribuer une date plus convenable que les premières années qui suivirent l'exil d'Hérodote à Samos.

Le voyage du Pont vient ensuite; mais on ne saurait dire s'il se place avant ou après le retour d'Hérodote à Halicarnasse. Tout ce qu'on peut présumer, d'après des indications assez vagues, c'est que ce nouveau voyage, qui conduisit notre auteur à Byzance par l'Helléspont¹, puis en Scythie² et jusqu'en Colchide³, et qui se termina sans doute par un séjour en Thrace et en Macédoine⁴, fut achevé avant l'année 454. Les raisons de cette hypothèse ne laissent pas que d'être assez subtiles. En Scythie, Hérodote eut l'occasion de s'entretenir avec un personnage nommé Tymnès (sans doute un de ses hôtes, originaire d'Halicarnasse)⁵, qui était le représentant du roi scythe Ariapeithès (ἐπιτροπος Ἀριαπειθεος)⁶. La date de cet entretien nous échappe; mais on peut croire qu'il eut lieu sous le règne même d'Ariapeithès⁷. Or, si ce roi succéda directement à Idanthyrso, l'adversaire de Darius en 513⁸, il ne dut guère régner après l'année 460, d'autant plus qu'il

1. HÉRODOTE, IV, 14 (à Proconnèse et à Cyzique); IV, 87 (à Byzance). Pour plus de détails sur les pays qu'Hérodote paraît avoir visités en personne, nous renvoyons le lecteur à la dissertation de M. HILDEBRANDT, *op. cit.*, p. 3 et suiv.

2. HÉRODOTE, IV, 81 : Τὸσόνδε μέντοι ἀπέφαινον μοι ἐς ὅψιν.... Τοῦτο ὧν ἔλεγον οἱ ἐπιχώριοι.... Ταῦτα δὲ περὶ τοῦ πλῆθους τοῦ Σκυθίων ἔχουον.

3. *Id.*, II, 105 : Αἱνοὶ μούνοι οὗτοί τε (les habitants de la Colchide) καὶ Αἰγύπτιοι ἐργάζονται κατὰ ταῦτά, καὶ ἡ ζῶν πάσα καὶ ἡ γλῶσσα ἑμπερὴς ἐστὶ ἀλλήλοισι.

4. Cf. HILDEBRANDT, *op. cit.*, p. 18 et suiv.

5. Le nom de Tymnès est carien. Cf. HÉRODOTE, V, 37, et VII, 98.

6. HÉRODOTE, IV, 76. Cf. la note de Stein sur le sens du mot ἐπιτροπος.

7. Autrement, l'historien aurait écrit sans doute : Τύμνῳ τοῦ Ἀριαπειθεος ἐπιτρόπου <γενομένου>.

8. HACHEZ, *op. cit.*, p. 17 : Ariapeithem, qui regi Idanthyrso successit, non ultra annum 460 regnasse verisimillimum est.

mourut de violence, et non de vieillesse ¹. En outre, parlant de la Thrace, Hérodote s'exprime comme si tous les peuples qui la composent n'étaient pas encore soumis à un seul chef (V, 3). Il écrivait donc cette phrase à une époque où Sitalcès n'avait pas encore étendu sa puissance sur toute la Thrace ². On ne connaît pas, il est vrai, la date de l'avènement de Sitalcès; mais du moins cette indication nous autorise-t-elle à reculer dans le passé, plutôt qu'à rapprocher de la guerre du Péloponnèse, le voyage d'Hérodote dans ces contrées. Enfin comme il a visité sûrement Thasos (VI, 47), et, suivant toute probabilité, Samothrace (II, 51), il a dû dans le même voyage longer la côte où se trouve la ville d'Abdère, dont il parle comme s'il l'avait vue (VIII, 120). Dès lors il n'y a pas lieu de douter qu'il ne décrive aussi *de visu* le lac Prasias (V, 15-17) et plusieurs autres points de la même région. Ainsi se confirme l'idée qu'il entendit lui-même en Macédoine le récit de la ruse employée par Alexandre à l'égard des envoyés de Darius auprès du roi Amyntas (V, 77 et suiv.). Cette tradition, fortement empreinte de partialité en faveur du roi de Macédoine, provient certainement d'une source macédonienne ³. Hérodote aurait-il donc eu l'occasion de voir le roi Alexandre en personne? C'est ce que plusieurs savants admettent ⁴, en corrigeant légèrement la notice de Suidas, suivant laquelle Hellanicus et Hérodote se seraient rencontrés à la cour d'Amyntas ⁵. Au lieu d'Amyntas, on lit Alexandre ⁶, et on arrive ainsi à fixer avant la mort de ce prince, en 454, le voyage d'Hérodote en Macédoine.

Si ces hypothèses sont fragiles, elles s'accordent bien cependant avec l'idée que nous nous faisons d'Hérodote dans sa jeunesse : voyageur curieux, il ne songe pas d'abord à se faire historien; un premier voyage en Libye lui fournit seulement une foule de détails nouveaux sur des peuplades barbares; puis, mis en goût par cet essai, il le renouvelle chez un autre peuple que l'imagination des Grecs voyait encore à travers une sorte de brume lointaine; il visite la Scythie, du

1. HÉRODOTE, IV, 78.

2. La réunion de toutes les peuplades thraces sous la domination de Sitalcès, roi des Odryses, est un fait attesté par THUCYDIDE, II, 97. Ce prince mourut en 424 seulement (Id., IV, 101).

3. Cf. HÉRODOTE, V, 22; VII, 173; VIII, 136 et suiv.; IX, 44.

4. MM. HACHEZ, *op. cit.*, p. 17, et WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 4.

5. SUIDAS, au mot 'Ελλάνικος: διέτριψε δὲ 'Ελλάνικος σὺν 'Ηροδότῳ παρὰ 'Αμύντα.

6. AMYNTAS I^{er} régna de 540 à 498, et il n'y eut pas d'autre AMYNTAS durant tout le ve siècle.

moins les côtes, non sans avoir sur son chemin recueilli dans des villes grecques, comme à Proconnèse et à Cyzique, des traditions encore plus ou moins légendaires. Il pousse jusqu'en Colchide, où déjà il se plaît à faire des comparaisons qu'on pourrait appeler ethnographiques : il trouve aux Colchidiens quelque ressemblance avec les Égyptiens qu'il avait vus à Cyrène, et il relève encore d'autres détails de mœurs. L'Ister l'intéresse, ainsi que les régions infinies qui s'étendent au nord de l'Europe. Mais déjà il rencontre sur sa route, sur les bords de l'Hellespont, à Byzance, en Thrace, en Macédoine, le souvenir récent d'événements historiques qui commencent à attirer son attention : l'Hellespont et le Bosphore surtout, ces points de jonction de l'Europe et de l'Asie, lui rappellent à la fois les légendes anciennes et les récits contemporains, encore vivants dans la mémoire des hommes. Peu à peu l'intérêt qu'il attache au présent va grandissant, et dans ses notes s'accumulent les résultats d'une double enquête sur la géographie, les mœurs, la religion des pays qu'il traverse, mais aussi sur les monuments de la guerre entre la Grèce et l'Asie. Dans ces dispositions nouvelles, nous ne nous étonnerions pas qu'Hérodote eût réussi, comme on le suppose, à pénétrer auprès d'un monarque philhellène comme Alexandre, à l'interroger sur l'histoire de la Macédoine, à le séduire enfin par la variété de ses connaissances et le charme de son commerce.

Désormais sa vocation était décidée; une idée maîtresse avait pris possession de son esprit. Rentré à Samos ou à Halicarnasse, il ne pouvait plus tenir dans l'atmosphère étroite d'une ville de province. Supérieur aux luttes des partis, il renonça pour toujours à la vie politique, et se mit en mesure de visiter certaines contrées de l'Asie Mineure qu'il ne connaissait pas encore, et de pénétrer jusqu'aux vieilles capitales de la Haute-Asie.

Plusieurs années sans doute furent consacrées à ces nouveaux voyages, de 455 à 450 environ. Du moins la priorité du séjour d'Hérodote dans la Haute-Asie sur son voyage d'Égypte ressort-elle d'un passage assez clair de livre II¹. D'autre part, on ne peut guère, pour le

1. HÉRODOTE, II, 450. L'historien cite en cet endroit un fait qu'il a vu en Égypte, et qu'il a pu alors comparer à un fait analogue dont il avait entendu parler auparavant : *Ἦδεν γὰρ λόγῳ καὶ ἐν Νίνῳ τῇ Ἀσσυρίῳ πόλει γινόμενον ἕτερον τοιοῦτον*. Il ne dit pas expressément qu'il ait appris la chose en Assyrie; mais on est en droit de donner ce sens à sa phrase, si l'on pense que généralement il recueille dans les pays mêmes qu'il visite les traditions relatives à ces pays.

voyage d'Asie, remonter plus haut que l'année 455; car, si Hérodote se montre surpris à Ardëicca, près de Suse, de voir que les Érétriens transplantés par Darius en ce lieu y conservaient encore leur langue (VI, 119), c'est qu'une génération au moins s'était écoulée alors depuis la prise d'Érétrie et la bataille de Marathon. Il serait chimérique de prétendre retrouver les différentes routes suivies par Hérodote en Asie. Aussi bien les informations qu'il nous donne sur la géographie de cette contrée ne dérivent-elles pas toutes de sa propre expérience. Indiquons brièvement les principaux points qu'il paraît avoir visités et ceux qu'il connaît seulement par ouï-dire.

Sardes devait être alors pour un Grec le point de départ, ou du moins la première étape d'un voyage en Perse. Plusieurs routes mettaient cette ville en communication directe avec la côte¹, et, même avant de songer à aller plus loin, Hérodote avait pu s'y rendre d'Ephèse, de Smyrne² ou de Cymé. Mais il fallait surtout visiter Sardes, si l'on voulait entrer en relation avec des fonctionnaires influents de l'administration perse, et s'assurer des appuis pour un plus long voyage. C'est ce que fit Hérodote : il connaît Sardes; il en décrit avec exactitude la ville basse et la ville haute (I, 80 et 84), il a vu le tombeau d'Alyatte, il a interrogé ses guides sur le lac Gygée, qui ne tarit jamais (I, 83). A Sardes d'ailleurs les souvenirs historiques s'offraient d'eux-mêmes au voyageur : l'ancienne capitale de Crésus était devenue le centre d'une puissante satrapie, et Xerxès s'y était arrêté avant et après sa campagne de Grèce. C'était assez pour qu'Hérodote, à l'affût de toutes les traditions, fit dans cette ville un séjour prolongé. Au contact des Grecs, les Perses établis à Sardes étaient devenus plus capables que d'autres de recevoir un étranger et de s'entretenir avec lui. Nul doute que l'historien n'ait trouvé dans ces relations l'occasion d'amasser beaucoup de renseignements précieux.

Mais se borna-t-il à cette enquête (ἱστορίαι)? et ne rayonna-t-il pas lui-même autour de Sardes pour voir le pays de ses propres yeux (ἑλεῖν)? De toutes les routes qui passaient par cette ville, il y en a une qu'il décrit en détail; c'est celle qu'avait suivie Xerxès depuis la ville

1. Voir la description minutieuse de ces routes dans le livre de M. RADET, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, Paris, 1892, p. 31.

2. C'est dans un voyage de Smyrne à Sardes, ou de Sardes à Smyrne, qu'il vit, à l'entrée du défilé de *Karabel*, près de l'ancienne ville de Nymphæum, les sculptures rupestres, avec hiéroglyphes, qu'il décrit au chap. 106 du liv. II.

de Celænæ en Phrygie jusqu'à Abydos sur l'Hellespont. Il n'est pas nécessaire de croire qu'Hérodote l'ait parcourue tout entière, surtout au nord de Sardes, où sa description contient même quelques données vagues ¹; mais, de Celænæ à Sardes, les indications les plus minutieuses abondent, sans que l'auteur les attribue jamais à un *on dit*; les observations les plus diverses se pressent, et dans chacune d'elles nous croyons reconnaître la curiosité propre de notre auteur (VII, 26-31). Cette impression est si forte que les critiques mêmes qui attribuent à Hérodote une source écrite sont obligés de supposer un témoin oculaire qui aurait accompagné Xerxès dans cette partie de sa route ². Mais alors c'est en quelque sorte un second Hérodote qu'il faut imaginer avant le premier; c'est un écrivain qui aurait eu les goûts et les habitudes d'esprit du véritable Hérodote. Était-il donc si difficile, au milieu du ^v^e siècle, de parcourir une contrée comme les confins de la Phrygie et de la Lydie? On ne voit pas, il est vrai, que la route de Celænæ ait conduit notre voyageur jusque sur les hauts plateaux de la Phrygie et de la Lycaonie; mais ce n'est pas une raison pour qu'il ait dû rebrousser chemin et faire deux fois le même parcours; la vallée du Méandre et la vallée du Lycus formaient une route déjà fréquentée, qui plus tard, au témoignage de Strabon ³, devint la route des Indes, et de cette route plusieurs chemins de traverse permettaient de rejoindre la vallée de l'Hermus.

Mais c'était surtout la *Route royale* qui faisait de Sardes le point de départ des grands voyages dans l'intérieur. Hérodote donne de cette route une description sommaire ⁴, où certains critiques, comme M. Sayce, ont cru relever de grossières erreurs. Il est reconnu aujourd'hui que ces prétendues erreurs viennent des copistes, et que les mesures d'Hérodote ne sont pas mauvaises ⁵. Mais on remarque aussi que l'historien donne ces mesures en *parasanges* (V, 53), comme

1. De Sardes en Troade, la description de la route est très sommaire, et on comprend même difficilement la direction que suit Xerxès « en laissant l'Ida à sa gauche » (VII, 44). Cf. l'explication proposée par MATZAT, *op. cit.*, p. 410, n. 2.

2. Telle est l'opinion de M. Trautwein, dans un article que nous discuterons plus loin, *Die Memoiren des Dikaios*, dans *Hermès*, t. XXV (1890), p. 550-552.

3. STRABON, XIV, p. 663.

4. HÉRODOTE, V, 52 et suiv. — Cette description de la *route royale* a donné lieu à de nombreuses discussions de détail. Les derniers travaux sont ceux de MM. RAMSAY, *The Royal Road*, dans *Historical Geography of Asia Minor*, Londres, 1890, p. 27-35, et RADET, *La Lydie au temps des Mermnades*, p. 23-41.

5. A. CROISSET, *La véracité d'Hérodote*, dans la *Revue des Etudes grecques*, t. I, (1888), p. 156-157.

s'il avait eu sous les yeux un document perse, tandis que pour le tronçon de Sardes à Éphèse il compte par *stades* (V, 54). En outre, il ne parle des courriers perses disposés sur la route royale que par ouï-dire (VIII, 98), et il n'ajoute enfin aucun détail où se révèle sûrement une observation personnelle. Dans ces conditions, on n'ose pas affirmer que l'auteur ait pris la route la plus ordinaire pour se rendre dans la Haute-Asie, et on incline à penser que, suivant un itinéraire plus rapide, il gagna par mer (peut-être en passant par l'île de Chypre) ¹, un des ports situés sur la côte de Syrie, d'où le trajet jusqu'à l'Euphrate était le plus court.

Nous avons parlé plus haut de son séjour à Babylone. Pour Suse, à défaut d'un témoignage formel, on a le droit de dire que c'était le but même de son voyage, et d'ailleurs sa présence dans une bourgade voisine, Ardericca, ne semble pas douteuse (VI, 119). De Suse, Hérodote a-t-il poursuivi sa route jusqu'en Médie? Une comparaison qu'il fait quelque part entre Ecbatane et Athènes n'est peut-être pas un indice suffisant (I, 98); mais les raisons contraires ne sont pas non plus décisives ². Du moins faut-il reconnaître que partout sur son chemin l'historien a cherché à voir des témoins oculaires des pays qu'il ne parcourait pas lui-même ³: sur l'Inde comme sur les régions de la mer Caspienne, il a recueilli des informations dont l'exactitude a été souvent proclamée ⁴.

Enfin nous arrivons au voyage de la Phénicie et de l'Égypte. Les deux se tiennent; car on n'hésite que sur la question de savoir si Hérodote entra en Égypte par la Phénicie, ou s'il se rendit en Phénicie seulement après avoir visité l'Égypte ⁵. Mais sa présence à Tyr (II, 44), et en un autre point de la côte phénicienne, près de *Beyrouth* ⁶, est aussi incontestée, même aux yeux de M. Sayce, que son séjour à Memphis et dans le Delta. Il est également hors de doute que ces deux voyages, dans quelque ordre qu'on les place, se suivent de fort près. C'est tout ce qu'il nous faut retenir ici, et nous devons renoncer à examiner le détail des différents itinéraires d'Hérodote en Égypte.

1. Cf. les textes réunis par MATZAT, *op. cit.*, p. 420-421.

2. Cf. MATZAT, *op. cit.*, p. 402 et suiv.

3. Il déclare, à plusieurs reprises, qu'il ne peut rien dire d'un pays, parce qu'il n'a pu interroger lui-même à ce sujet aucun témoin oculaire : IV, 16; III, 115.

4. Cf. MATZAT, *op. cit.*, p. 450 et suiv.

5. C'est la question que discute longuement M. HILDEBRANDT, *op. cit.*, p. 55-67.

6. A *Nahr el-Kelb*, à 8 milles au nord de *Beyrouth*, suivant l'identification de M. SAYCE, *op. cit.*, notes aux chap. 102 et 106 du liv. II d'HÉRODOTE.

Enfin la durée de ce double voyage nous échappe ; mais, en déterminer la date au moins approximative, voilà ce qu'il importe de tenter pour la question biographique qui nous occupe.

En fait, tout le monde est d'accord pour considérer aujourd'hui le voyage d'Égypte comme postérieur à l'année 449, date à laquelle le soulèvement d'Amyrtaeos dans le Delta fut entièrement réprimé. Mais, cette limite supérieure une fois admise, on peut placer ce voyage soit, avec M. Kirchhoff, un ou deux ans après l'année 449 ¹, soit, avec d'autres critiques, dix ou quinze ans plus tard ². Les raisons invoquées de part et d'autre sont, à vrai dire, de pures hypothèses, et ces hypothèses ne servent qu'à étayer des systèmes. Si M. Kirchhoff se prononce pour une date fort rapprochée de l'année 449, c'est que, dans sa théorie, les deux premiers livres d'Hérodote ont dû être écrits dans leur état actuel avant l'année 443, date extrême de la lecture faite à Athènes. M. Ad. Bauer, au contraire, pense que la lecture d'Hérodote, objet d'une récompense officielle, ne portait pas sur cette partie de son œuvre ; que l'auteur n'avait pas alors visité l'Égypte ; qu'il s'y rendit seulement plus tard, aux environs de l'année 443, et qu'il en rapporta des idées nouvelles, à certains égards subversives, qui lui aliénèrent l'esprit des Athéniens et le forcèrent à se retirer à Thurii. Enfin, si M. Hachez recule le voyage d'Égypte jusqu'en 433 environ, c'est parce qu'il suppose que ce voyage faisait suite à celui de Cyrène, entrepris après un séjour de plusieurs années en Italie. Quelle est la plus vraisemblable de ces hypothèses, indépendamment de toute théorie générale sur la composition de l'histoire d'Hérodote ? Pour nous, le doute ne semble guère possible : le voyage d'Égypte est la suite, le complément immédiat du voyage de la Haute-Asie ; il appartient, dans la carrière de notre auteur, à la période des lointaines entreprises, des ardeurs et des curiosités juvéniles ; il n'est postérieur ni au voyage de Thurii, qui fut pour Hérodote une retraite, ni même au séjour de l'historien en Grèce et à Athènes. En d'autres termes, c'est M. Kirchhoff qui nous paraît avoir raison. Si M. Ad. Bauer avait prouvé que l'esprit du livre II différât réellement de l'esprit qui anime le reste de l'ouvrage, l'hypothèse d'un intervalle à mettre entre le voyage d'Égypte et les

1. KIRCHHOFF, *Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, p. 7.

2. AD. BAUER, *Die Entstehung des Herodotischen Geschichtswerkes*, p. 27-60. — HACHEZ, *De Herodoti itineribus et scriptis*, p. 59 et suiv.

précédents voyages d'Hérodote aurait sa raison d'être; mais cette prétendue différence n'existe pas : il y a dans le livre II des appréciations hardies, il est vrai, sur l'origine des cultes grecs; mais l'illusion qui faisait voir à Hérodote dans les dieux de l'Égypte les ancêtres des divinités helléniques se joignait dans son esprit à une piété sincère, imperturbable, au respect et à la crainte de la Providence. Partout dans son livre on trouverait ce mélange de scepticisme et de foi ¹. Il suffisait qu'Hérodote eût vu de près les barbares libyens, scythes et babyloniens, pour avoir le droit de parler avec quelque liberté de certaines coutumes religieuses dont les Grecs s'attribuaient volontiers le monopole : l'Égypte ne pouvait que confirmer, à cet égard, des opinions déjà anciennes. En un mot, Hérodote visita l'Égypte dans le même esprit et dans les mêmes conditions où il avait parcouru l'Asie Mineure, la Babylonie et la Perse. C'est seulement après avoir achevé cette vaste enquête sur le monde barbare, qu'il vint s'établir quelque temps en Grèce.

Le séjour d'Hérodote dans la Grèce propre n'est donc pas antérieur à l'année 447. D'autre part, il ne peut guère s'être prolongé au delà de l'année 443, puisque, d'après une tradition qui nous a paru acceptable, Hérodote prit part à la colonisation de Thurii. Sans doute les nouveaux colons pouvaient ne faire qu'adhérer d'abord à l'entreprise, sans se rendre immédiatement en Italie ²; mais cette hypothèse n'est pas ici nécessaire. En quatre ans un homme qui avait fait déjà tant et de si longs voyages ne dut avoir aucune peine à visiter les points de la Grèce où son passage nous est attesté par lui-même. Dodone (II, 52) et Zacynthe (IV, 195) sont à l'ouest les villes les plus éloignées qu'il mentionne pour les avoir vues. Au nord, il a visité la vallée de Tempé (VII, 129); mais peut-être avait-il fait cette excursion lors de son voyage en Macédoine. Reste dans la Grèce centrale un séjour certain à Delphes ³, à Thèbes ⁴, très vraisemblable aux Thermopyles ⁵ et à Platées ⁶; dans le Péloponnèse, un séjour certain à

1. Cf. WEIL, *Revue critique*, t. V (1878), p. 26 et suiv.

2. C'est du moins la condition qui est faite aux colons envoyés par Corinthe à Epidamne (THUCYDIDE, I, 27).

3. Les passages qui attestent la présence d'Hérodote à Delphes sont très nombreux : voir, par exemple, I, 20, 51; VIII, 39.

4. HÉRODOTE, V, 59 : Εἶδον δὲ καὶ αὐτὸς Καδμήϊα γράμματα ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἰσμηνίου ἐν Θήβῃσι τῇσι Βοιωτῶν.

5. Id., VII, 198-201; 216-218; 223.

6. Id., IX, 25, 49, 51, 52, 57.

Tégée ¹ et à Sparte ², vraisemblable à Olympie ³ et à Corinthe ⁴. Même en supposant plusieurs autres excursions que l'historien n'a pas eu l'occasion de citer, et, dans quelques-uns des endroits où il passait, un arrêt de plusieurs semaines, on peut affirmer qu'Hérodote eut encore assez de temps pour demeurer à Athènes, s'y faire des amis ⁵, y acquérir quelque célébrité, et y recevoir enfin la récompense publique dont la tradition nous a conservé le souvenir.

Hérodote eut-il donc réellement l'occasion de lire son œuvre à Athènes ou dans quelque autre ville grecque? Quelle idée peut-on se faire de ces lectures? Et jusqu'à quel point les morceaux qu'il lut alors au public étaient-ils déjà des parties de l'ouvrage que nous possédons?

Le souvenir des lectures publiques d'Hérodote tient une assez grande place dans la tradition des anciens; mais la critique a depuis longtemps rejeté quelques-uns de ces témoignages. Personne, par exemple, ne songe à prendre au sérieux la scène fantaisiste que décrit Lucien : Hérodote, à peine débarqué d'Asie, se rendant droit à Olympie, pour se faire entendre à la fois de tous les Grecs, et lisant son histoire au milieu de tels applaudissements que l'assemblée, dans un transport d'enthousiasme, donne le titre d'une Muse à chacun de ses neuf livres ⁶! L'anecdote qui nous montre le jeune Thucydide ému jusqu'aux larmes à la vue du succès remporté par Hérodote ne présente pas non plus la moindre garantie d'authenticité ⁷. Dès lors, le

1. HÉRODOTE, IX, 70; I, 66.

2. Id., III, 53.

3. Id., VII, 170; IX, 81.

4. Id., I, 23, 24; VIII, 94, 121.

5. On a lieu de croire, sans en être sûr, qu'Hérodote entretenait des relations amicales avec Périclès : non seulement il fait indirectement le plus bel éloge de ce personnage (VI, 131); mais, dans tout le cours de son ouvrage, il exprime sur les rapports des villes grecques entre elles, sur la prééminence d'Athènes et son mérite dans la défense nationale, sur les avantages de la constitution politique de Clithène, des idées conformes à celles de Périclès. — Quant à l'amitié de Sophocle pour Hérodote, elle serait prouvée si le fragment d'élégie cité par PLUTARQUE, *An seni sit gerenda respublica*, c. 3, était vraiment adressé à l'historien. Mais on en a douté récemment (SITTL, *Griechische Literaturgeschichte*, II, p. 370, et WIEDEMANN, *op. cit.*, p. 32, note 1). Malgré tout, on doit reconnaître que plus d'un trait commun, dans le caractère et dans les idées, devait rapprocher l'historien du poète. Nous parlerons plus loin de la prétendue imitation d'Hérodote par SOPHOCLE (*Antigone*, v. 905 et suiv.). D'autres emprunts de Sophocle (HÉRODOTE, II, 33 = SOPHOCLE, *OEdipe à Colone*, v. 337-341; HÉRODOTE, IV, 95 = *Electre*, v. 62-64) sont également contestables.

6. LUCIEN, *Hérodote ou Action*, 1.

7. SUIDAS, aux mots Θουκυδίδης et ὀργάν.

fait même d'une lecture à Olympie est-il historique? Peut-être ne suffit-il pas, pour trancher la question, de déclarer qu'il n'y avait point alors de place à Olympie pour des récitations de ce genre; car les rhéteurs trouvèrent le moyen, avant la fin du siècle, de s'y faire admettre et acclamer ¹. Il ne suffit même pas de remarquer que plusieurs passages de l'ouvrage d'Hérodote, comme le second livre, auraient ennuyé ou blessé une assemblée populaire; car l'historien aurait pu choisir des morceaux mieux appropriés à son public. Mais, en fait, Olympie ne joue qu'un rôle effacé dans toute son œuvre; aucun des récits qui se rapportent par quelque endroit au sanctuaire et aux jeux olympiques ne dérive nécessairement de cette source même; aucune partie du livre ne trahit l'intention de ménager le moins du monde les clients ordinaires de ces grandes panégyries péloponnésiennes. Ainsi tout nous porte à croire que, suivant le proverbe grec², le temps ne vint jamais pour Hérodote de lire son œuvre à Olympie.

Les prétendues lectures de Thèbes et de Corinthe sont beaucoup plus contestables encore; car, pour l'une et pour l'autre, on reconnaît l'origine de la falsification: il s'agissait d'expliquer par des motifs personnels les attaques de l'historien contre Corinthe, et on prétendait qu'il n'avait pas obtenu dans cette ville le salaire qu'il demandait ³. De même, Thèbes lui avait, disait-on, refusé le droit d'ouvrir une école ⁴! La sévérité d'Hérodote à l'égard des Thébains explique assez une invention aussi invraisemblable.

Faut-il donc attribuer également à une raison du même ordre la prétendue récompense accordée par les Athéniens à l'historien qui avait fait leur éloge? Et ne serait-ce pas ici la contre-partie des deux anecdotes précédentes? Cette critique négative nous paraît tenir trop peu de compte des textes anciens qui attestent la lecture faite à Athènes. Sans doute l'historien Diyllos, que cite Plutarque ⁵, exagère ou se trompe en parlant de dix talents: chiffre exorbitant, si on le compare aux sommes que recevaient dans le même temps ou plus tard les artistes ou les rhéteurs les plus renommés ⁶! Mais une faute de texte

1. On sait le succès qu'obtint Gorgias avec son Ὀλυμπικός λόγος.

2. Εἰς τὴν Ἡρόδοτου σκιά (Corpus paræmiographorum græcorum, éd. Leutsch et Schneidewin, t. I, App., II, 33).

3. [DION CHRYSOSTOME], XXXVII, p. 103 R.

4. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 31, § 1.

5. Id., *ibid.*, 26, § 6.

6. Böckh, *Staatshaushaltung der Athener*, 3^e éd., I, § 24, t. I, p. 152 et suiv.

est aussi fort admissible, et on a proposé de réduire à *quatre* le chiffre de *dix* talents ¹; peut-être même convient-il d'écrire seulement *un* talent au lieu de *dix* ². Dans ces conditions, le décret d'Anytos n'a rien par lui-même de suspect. Ajoutons que la notice d'Eusèbe contient, à côté d'une indication erronée (ἐπαναγνούς τὰς βίβλους), un détail précis, qui doit provenir d'une source autorisée : c'est le rôle attribué au conseil des *Cinq Cents* dans une affaire de finances. Aussi bien, l'usage, pour les logographes, c'est-à-dire pour les prédécesseurs et les contemporains d'Hérodote, de lire leurs œuvres en public semble-t-il incontestable : Thucydide, dans deux passages, fait allusion au plaisir que ses devanciers cherchaient à produire sur l'oreille de leurs auditeurs ³; il n'y a pas de raison pour qu'Hérodote, qui avait amassé dans ses voyages de riches matériaux, ne se soit pas fait connaître de la même façon, par des lectures. D'ailleurs, on s'expliquerait mal que la tradition fautive de lectures faites à Olympie, à Thèbes et à Corinthe, se fût accréditée en Grèce, si rien de pareil ne s'était produit; or c'est pour Athènes que la chose est le mieux attestée, et c'est là aussi qu'elle est le plus vraisemblable.

Hérodote a donc lu quelque chose aux Athéniens; reste à savoir ce qu'il a lu. Cette question est le point de départ de toutes les recherches sur la formation de son ouvrage. Ici se présentent les hypothèses les plus opposées. Deux surtout, celles de MM. Kirchhoff et Ad. Bauer ⁴, doivent arrêter quelque temps notre attention.

M. Kirchhoff ne précise pas l'objet de la lecture qui valut à Hérodote une récompense officielle; mais il croit pouvoir soutenir que cette lecture était tirée d'une partie de l'ouvrage qui peut se déterminer avec la plus stricte exactitude : avant le printemps de l'année 441, date de la représentation de l'*Antigone* de Sophocle, on connaissait à Athènes, sous la forme même où nous les lisons aujourd'hui, les deux premiers livres d'Hérodote et les 119 premiers chapitres du

1. La correction se justifierait par une erreur de copiste sur le chiffre δ' *quatre*, dans le système *alphabétique*, qu'on aurait lu comme Δ, *dix*, dans le système *acronymique*.

2. Dans ce cas, la lettre ι', *dix* (dans le système *alphabétique*), aurait été indûment intercalée dans le texte à cause du voisinage immédiat de μέντοι; il faudrait lire alors : "Οτι μέντοι τάλαντον δωρεάν ἔλαβεν.....

3. THUCYDIDE, I, 21 et 22.

4. KIRCHHOFF, *Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, Berlin, 1878. — AD. BAUER, *Die Entstehung des Herodotischen Geschichtswerkes*, Vienne, 1878.

livre III. Toute cette partie avait été rédigée par l'auteur à Athènes, avant son départ pour Thurii, qui eut lieu en 444 ou en 443; il l'avait publiée, après en avoir fait connaître par des lectures les principaux passages, et, à partir de cette date, il n'y retoucha plus jamais; après plusieurs années d'intervalle, il se contenta de reprendre son récit au point où il l'avait laissé.

Ce système, souvent attaqué, a trouvé cependant assez de défenseurs pour qu'il nous paraisse utile d'en montrer ici les points faibles. En deux mots, la publication de cette partie de l'œuvre d'Hérodote avant l'année 441 n'est un fait ni prouvé ni probable, et plusieurs indices permettent d'admettre, au contraire, que la rédaction de ces deux livres et demi date seulement du temps où Hérodote habitait la Grande-Grèce. On connaît le principal argument de M. Kirchhoff: au chap. 119 du liv. III, se trouve le raisonnement bizarre que la femme du Perse Intapherne fait à Darius pour lui expliquer comment elle souhaite le salut de son frère plutôt que celui de son mari; or ce raisonnement est le même que Sophocle met dans la bouche d'Antigone (v. 904 et suivants); on ne peut donc douter que l'auteur dramatique ne l'ait emprunté à l'historien, et que par conséquent les premiers livres de l'histoire d'Hérodote n'aient été publiés avant l'année 441. La rigueur apparente de ce syllogisme ne résiste pas à l'examen: d'une part, les vers d'*Antigone* visés par M. Kirchhoff risquent fort de n'être pas authentiques; on a des exemples nombreux d'interpolations dans les tragiques, et aucune ne serait plus vraisemblable que celle-là. C'est ce qu'a mis en lumière, après beaucoup d'autres savants, M. Fr. Kern, qui nous a pleinement convaincu¹, et qui a touché même des partisans du système de M. Kirchhoff². D'autre part, sans contester l'authenticité des vers de Sophocle, on peut supposer que le poète avait entendu raconter la fable de la femme d'Intapherne, ou quelque histoire analogue, de la même manière qu'Hérodote, d'après la même source, qui était peut-être simplement la tradition populaire³, ou bien qu'Hérodote, mis alors en relation avec Périclès et Sophocle,

1. FR. KERN, *Die Abschiedsrede der Sophocleischen Antigone*, dans *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, t. XXXIV (1880), p. 1-26.

2. E. AMMER, *Ueber die Reihenfolge und Zeit der Abfassung des Herodotischen Geschichtswerkes*, Progr., Straubing, 1889. M. Ammer abandonne complètement l'argument tiré d'*Antigone*.

3. M. R. Pischel a récemment signalé dans le *Rāmāyaṇa* une version indienne du même conte, *Hermès*, t. XXVIII (1893), p. 463-468.

avait raconté l'anecdote dans un cercle d'amis, sans avoir rédigé, encore moins publié, cette partie de son ouvrage. De toutes façons l'argument de M. Kirchhoff perd toute sa force.

D'autres raisons invoquées par le même critique nous semblent également peu décisives. On a souvent relevé chez Hérodote la double promesse qu'il fait de revenir sur la prise de Ninive et sur les rois de Babylone dans un écrit qu'il appelle οἱ Ἀσσύριοι λόγοι (I, 106 et 184). Quelques savants voient dans ces Ἀσσύριοι λόγοι un écrit spécial, isolé, qu'Hérodote se proposait d'écrire sur l'Assyrie; ils croient même trouver dans un passage d'Aristote la preuve que cet ouvrage existait encore au IV^e siècle¹. M. Kirchhoff ne partage pas cet avis, et avec raison, suivant nous. Car le nom de λόγοι (récits, traditions) est précisément le même que donne Hérodote à des parties intégrantes de son ouvrage, comme les Αἰγύπτιοι et les Αἰετικοὶ λόγοι. Mais où M. Kirchhoff nous paraît se tromper, c'est dans la façon dont il explique l'oubli d'Hérodote au sujet de ces Ἀσσύριοι λόγοι : l'historien, dit-il, avait une occasion unique d'insérer dans la composition de son histoire ces récits assyriens; c'était au chap. 150 du liv. III, à propos du soulèvement de Babylone sous Darius. S'il n'a pas tenu à ce moment sa promesse, c'est qu'un long intervalle de temps s'écoula entre la composition de ce passage et celle des chap. 106 et 184 du liv. I. Pendant cet intervalle Hérodote partit pour Thurii, et s'y installa; il entreprit même de nouveaux voyages en Italie, et, quand il se remit à l'œuvre, il ne pensa pas à s'acquitter de sa dette. En raisonnant ainsi, M. Kirchhoff oublie lui-même que l'historien a montré plus de mémoire entre la rédaction du chap. 161 du liv. II et celle du chap. 159 du liv. IV : comment n'aurait-il pas fait pour les Ἀσσύριοι λόγοι ce qu'il faisait en cet endroit pour les Αἰετικοὶ λόγοι? Et puis, n'est-il pas contraire à toute vraisemblance de supposer un auteur se remettant à un ouvrage interrompu sans revoir, dans la partie déjà rédigée, les indications relatives à la composition du reste? C'est surtout dans le cas d'une interruption de travail qu'un oubli est inexplicable : il est moins difficile à comprendre si l'on suppose une rédaction poursuivie durant plusieurs années, sans que l'écrivain ait eu le temps de faire une révision complète de son ouvrage.

1. Le texte d'ARISTOTE, *Histoire des animaux*, VIII, 18, offre une variante, Ἡσιόδοτος, qui peut se défendre. Cf. à ce sujet un article de M. O. NAVARRE, *Notes sur Hérodote*, dans la *Revue de philologie*, t. XVI (1892), p. 57.

La même réponse convient à un argument analogue que présente M. Kirchhoff : Hérodote mentionne, au chap. 130 du liv. I, une révolte des Mèdes sous le règne de Darius; cette révolte, il la passe sous silence au chap. 88 du liv. III, alors qu'une occasion excellente s'offrait à lui de la raconter, à propos des troubles qui suivirent l'avènement de Darius; c'est donc que dans son plan il la réservait pour un développement ultérieur; or nulle part dans la suite il ne revient sur ce fait. Un tel oubli, une pareille dérogation au plan primitif, confirme, selon M. Kirchhoff, l'hypothèse d'une interruption de travail entre le séjour d'Hérodote à Athènes et le moment où il se remit à l'œuvre en Italie.

Mais ces indices, faibles en eux-mêmes, deviennent plus insuffisants encore, s'il ressort d'une étude des premiers livres d'Hérodote que leur rédaction eut lieu, non pas à Athènes, mais à Thurii. A cet égard, aucun passage n'est plus caractéristique que le chap. 177 du liv. II : l'historien cite avec éloge la loi égyptienne qui ordonnait, sous peine de mort, à tous les habitants du pays de déclarer au gouverneur leurs moyens d'existence, et il ajoute : « C'est cette loi que l'Athénien Solon (Σόλων ὁ Ἀθηναῖος) prit à l'Égypte et qu'il établit chez les Athéniens : ceux-là (ἐκεῖνοι) ne cessent pas d'observer cette excellente législation ». Ces lignes n'ont pas été écrites à Athènes : le pronom ἐκεῖνοι exclut sûrement cette hypothèse. D'autre part, il n'est pas vraisemblable qu'elles datent d'une époque antérieure au séjour de l'historien en Grèce; car il n'avait guère eu le temps alors de rédiger ses notes de voyage. C'est donc seulement après son départ pour Thurii qu'Hérodote composa cette partie de son œuvre. Et de fait, plusieurs passages des deux premiers livres portent des traces de son voyage en Italie¹, aucun n'atteste sa présence à Athènes au moment où il les écrivait; on ne peut soutenir en effet qu'une allusion à la route sacrée d'Athènes à Olympie (II, 7) s'adresse nécessairement à un public athénien; c'étaient là des noms que tout le monde connaissait en Grèce, tandis que peu de personnes sans doute avaient entendu parler à Athènes du fleuve d'Italie le Crathis, des habitants d'Agylla ou des mœurs des Illyriens Enètes.

Ainsi tombe le système de M. Kirchhoff en ce qui concerne la

1. HÉRODOTE, I, 143, 147 et 196. — Cf. CHR. RÖSE, *Neue Jahrbücher*, t. CXV (1877), p. 239 et suiv., et *Hat Herodot sein Werk selbst herausgegeben?* Progr. de Giessen, 1879, p. 14.

rédauction des premiers livres. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on doive écarter du même coup l'hypothèse d'une lecture tirée des matériaux qui entrèrent plus tard dans la composition de ces livres. Toutefois, ici encore, une des raisons invoquées à l'appui de cette opinion ne nous semble pas suffisante : si l'historien affirme, à l'occasion du discours démocratique prononcé par Otanès dans le conseil des sept conjurés perses, que les doutes émis par quelques Grecs sur l'authenticité de ce discours manquent de fondement (III, 80), est-ce à dire que ces doutes aient porté sur le récit même qu'il en avait fait? Est-ce la preuve qu'il réponde dans ce passage à des objections qui lui avaient été présentées à lui-même après une lecture publique? La chose demeure au moins incertaine, et l'expression *ἐνιοι Ἑλλήνων* nous rappellerait même plutôt ces *Ἑλληνες* qui figurent assez souvent au II^e livre d'Hérodote, écrivains grecs, logographes ou géographes, avec lesquels il discute ¹. Peut-être la délibération qui avait précédé l'avènement de Darius avait-elle été racontée déjà par des auteurs que le discours d'Otanès avait laissés incrédules; c'est à eux que répondrait Hérodote, en s'appuyant sur une autorité qu'il ne nomme pas, mais qu'il jugeait sans doute excellente, et en raisonnant aussi par analogie, d'après la conduite de Mardonius à l'égard des républiques grecques qui avaient pris part à la révolte de l'Ionie (VI, 43). Quoi qu'il en soit, cette allusion vague à des objections dont nous ne connaissons pas l'origine ne suffit pas à justifier, à nos yeux, l'hypothèse de M. Kirchhoff.

M. Ad. Bauer n'est pas moins explicite que M. Kirchhoff, mais dans un sens tout opposé : à ses yeux, la lecture d'Hérodote à Athènes eut pour objet l'ensemble des trois derniers livres, c'est-à-dire l'expédition de Xerxès et la victoire des Grecs. Cette thèse s'appuie sur des arguments divers que nous répartirons en trois groupes : 1^o il résulte d'une série de petites observations sur le texte, que les trois derniers livres ont été écrits avant la plupart des *λόγοι* qui composent les premiers; 2^o les sentiments de partialité qui animent l'historien en faveur d'Athènes prouvent que ces morceaux s'adressaient à un public athénien; 3^o la composition de cette partie de son ouvrage révèle, par une unité plus forte, par un souci plus visible de la forme et de l'effet à produire, une influence athénienne; on y reconnaît la marque de

1. HÉRODOTE, II, 2, 20, 45, 49, etc.

cet esprit public qui, vers la même époque, inspirait dans cette ville tant d'œuvres littéraires, surtout tant d'œuvres dramatiques.

A vrai dire, les deux derniers arguments ne font, dans la pensée de M. Ad. Bauer, que confirmer le premier. Car, pris en eux-mêmes, ils perdent toute valeur : il est évident, par exemple, que l'influence du milieu athénien sur l'esprit d'Hérodote n'a pas dû se faire sentir tout d'un coup ; plus faible dans les parties de son œuvre qu'il rédigea d'abord pour les lire, elle dut éclater davantage dans celles qu'il composa plus tard. D'ailleurs, le sujet des trois derniers livres se prêtait mieux que celui des précédents à un exposé dramatique, pathétique même, et cela seul suffit à expliquer certaines différences de ton. Quant à la partialité d'Hérodote pour Athènes, elle n'est pas démontrée par le fait que l'historien loue cette ville et qu'il raconte l'initiative de ses chefs, le dévouement de ses habitants ; car on peut soutenir que l'histoire la plus impartiale mettra toujours en relief le rôle prépondérant d'Athènes dans la seconde guerre médique ; et, cette prévention même d'Hérodote fût-elle bien établie, il faudrait encore prouver qu'elle était chez lui affaire de politesse et de circonstance, non de conviction. Il nous reste donc à examiner seulement les indices d'après lesquels M. Ad. Bauer croit pouvoir affirmer que la composition des trois derniers livres est antérieure à celle des premières parties de l'ouvrage.

Ces indices, M. Ad. Bauer les relève un à un, et les groupe de manière à établir successivement la priorité des livres VII-IX sur chacun des *λόγοι* dont il a, d'après son système, reconnu l'existence primitivement indépendante. Nous ne le suivrons pas dans cette argumentation minutieuse ; mais nous donnerons une idée suffisante de sa méthode en signalant deux catégories de preuves qu'il considère comme également bonnes : tantôt Hérodote paraît avoir eu, en écrivant les derniers livres, des renseignements moins complets qu'en écrivant les livres précédents, ou même des renseignements qui contredisent les premiers ; tantôt, au contraire, il s'exprime, au sujet de certains personnages ou de certaines choses, comme s'il n'en avait pas déjà parlé précédemment. Dans l'une ou l'autre de ces deux catégories rentrent tous les indices habilement découverts par M. Ad. Bauer. Malheureusement les uns et les autres sont aussi contestables. Voici, en effet, quelques exemples du premier genre. Au liv. I, chap. 171, Hérodote, parlant des Cariens, énumère, parmi les inventions qui

leur sont dues, l'usage d'attacher des crinières aux casques, de porter des emblèmes sur les boucliers, enfin d'adapter aux boucliers des poignées pour les manier aisément. Or, au chap. 93 du liv. VII, lorsqu'il décrit l'armement des peuples barbares, il se borne à dire des Cariens qu'ils étaient armés comme les Grecs. N'est-ce pas la preuve, dit M. Ad. Bauer, qu'Hérodote n'avait pas encore, en écrivant cette dernière phrase, les renseignements plus précis qu'il acquit plus tard, et qu'il consigna dans son I^{er} livre? — Conclusion singulièrement aventureuse! Car les deux textes, loin de se contredire, sont parfaitement à leur place l'un et l'autre : les remarques, d'un intérêt purement rétrospectif, sur l'origine carienne de certains détails de l'armement grec n'avaient aucune raison d'être dans la description sommaire de l'armée perse au VII^e livre. — De même, l'historien a pu, dans la même description, distinguer seulement deux sortes d'Éthiopiens, ceux du sud et ceux de l'est (VII, 70), tandis que, dans une autre partie de son ouvrage, parlant des Éthiopiens de Libye, il les subdivise en plusieurs tribus, les νομάδες (II, 29) et les μακρόβιοι (III, 17). — Y a-t-il davantage contradiction entre les chap. 74 du liv. VII et 171 du liv. I? D'un côté, il est vrai, les Mysiens sont dits *Αυδῶν ἄποικοι*, tandis que, de l'autre, *Αυδός* et *Μυσός* passent pour être frères; mais la seconde de ces deux opinions est attribuée aux Cariens; l'auteur ne la donne pas pour sienne. Et, pour ne pas tirer tous nos exemples du même passage, voici d'autres contradictions qui ne nous semblent pas plus graves : les libations que fait Xerxès à Troie, sur les bords de l'Hellespont et aux Thermopyles (VII, 43, 54, 223), ne sont pas en désaccord avec cette phrase du livre I : « Les Perses n'usent pas de libations » (I, 132). Car il s'agit dans ce dernier texte du sacrifice proprement dit, et des rites qui accompagnent l'immolation de la victime : le cas est tout autre pour les cérémonies propitiatoires que célèbre Xerxès. — Mardonius parle des Éthiopiens comme des esclaves du Grand Roi (*δούλους*) (VII, 9). Or il est dit, au liv. III, chap. 97, qu'ils payaient seulement un tribut en nature (*δῶρα ἀγίνεον*). Mais n'est-ce pas là déjà une marque suffisante de sujétion? — D'autres contradictions, citées par M. Ad. Bauer, ne reposent même que sur une mauvaise interprétation d'Hérodote ¹, ou sur une leçon douteuse

1. M. Ad. BAUER, *op. cit.*, p. 44, trouve une contradiction entre le chap. 32 du liv. IX, où, dit-il, les *Ἑρμοπόλειες* et les *Καλασίριες* sont appelés *μαχαιοφόροι*, et le chap. 164 du liv. II, où ces deux classes de la population égyptienne reçoivent

que corrigent les plus récents éditeurs¹. Plus pauvres encore sont les arguments suivants : il arrive que plusieurs fois, au début du VII^e livre, Hérodote parle de personnages déjà cités précédemment, tels que Darius, Artabane, Mardonius, Démarate, Inaros le Libyen, en ajoutant à leur nom leur patronymique : voilà, dit-on, la preuve qu'il nommait ici ces personnages pour la première fois, et que cette partie de l'ouvrage a été écrite avant toutes les autres ! Mais, si cette prétendue règle existait, on ne trouverait pas, dans le cours des trois derniers livres eux-mêmes, Démarate, par exemple, appelé à plusieurs reprises Δημάρετος ὁ Ἀρίστωνος (VII, 3, 101, 209), ni Mardonius désigné plusieurs fois comme fils de Gobryas (VII, 5, 82), ni Atossa comme fille de Cyrus (VII, 2, 64). C'est la gravité, la solennité des circonstances qui amène Hérodote, dans l'exposition du VII^e livre, à donner à Darius son titre complet : βασιλέα Δαρεῖον τὸν Ὑστάσπεος (VII, 1), et la même raison explique, après l'énumération des myriades d'hommes qui suivent Xerxès, cette phrase imposante : οὕτω πεντακοσίας τε μυριάδας καὶ εἴκοσι καὶ ὀκτώ... ἤγαγε Ξέρξης ὁ Δαρεῖου (VII, 186). De même, au livre IX, le vainqueur de Platées, Pausanias, est à deux reprises désigné par le nom de son père et de ses ancêtres, tandis que dans le même livre, et dès le liv. VIII, chap. 3, il est nommé Pausanias tout court : qui pourrait prétendre que le livre VIII a été écrit après le livre IX ? La thèse de M. Ad. Bauer est, sur ce point, absolument insoutenable. Elle n'est pas mieux assurée lorsqu'il s'agit, non plus d'hommes, mais de choses : le temple d'Abæ en Phocide est mentionné au liv. VIII, chap. 33, avec son oracle, Ἄβας ἐνθα ἦν ἱερὸν Ἀπόλλωνος πλούσιον ; est-ce à dire que ce passage ait été écrit avant le chap. 46 du livre I, où l'on voit Crésus consulter ce même oracle ? Une répétition du même genre se rencontre pour la ville d'Atarnée en Mysie (I, 160, et VIII, 106) ; mais l'écrivain lui-même, à plus forte raison le lecteur, peut fort bien avoir oublié la première des deux citations, quand il arrive à la seconde ; et d'ailleurs entre ces deux

le nom de μάχιμοι. Mais dans la phrase du liv. IX, οἱ τε Ἑρμοτύβιες καὶ οἱ Καλασίριες καλεόμενοι μαχαιοφόροι, οἵπερ εἰσι Αἰγυπτίων μόνον μάχιμοι, le participe καλεόμενοι porte sur les deux noms propres Ἑρμοτύβιες et Καλασίριες, non sur μαχαιοφόροι. Autrement, il y aurait, suivant l'usage d'Hérodote, καλεόμενοι δὲ μαχαιοφόροι, ou simplement μαχαιοφόροι καλεόμενοι.

1. Il y aurait contradiction entre VII, 77 : Καθηλέες δὲ οἱ Μηῖνες, Λασονῖοι δὲ καλεόμενοι, et III, 99 : ἀπὸ δὲ Μυσῶν καὶ Λυδῶν καὶ Λασονίων καὶ Καβαλίων, si dans le second de ces textes les manuscrits, en présentant plusieurs variantes pour Λασονίων, n'autorisaient une correction. Stein propose Λυσινίων ou Λυσινιῶν.

textes il y en a un troisième (VII, 42) où la ville d'Atarnée est citée comme un endroit connu : pour être fidèle à son principe, M. Ad. Bauer devrait dire que le chap. 42 du liv. VII est postérieur au chap. 106 du liv. VIII. Dans d'autres cas, la répétition de certains détails est indiscutable, mais de si mince importance, qu'il serait presque absurde de fonder la moindre hypothèse sur de pareilles minuties.

Ainsi aucun détail précis ne permet de penser que la lecture d'Hérodote à Athènes ait eu pour objet les trois derniers livres de son histoire, déjà rédigés dans la forme où nous les lisons aujourd'hui, sauf de légers raccords ou de courtes additions. La théorie de M. Ad. Bauer sur la publication isolée des *λόγοι* n'est démontrée ni pour cette partie de l'œuvre d'Hérodote ni pour le reste, et, comme le système de M. Kirchhoff sur la publication des premiers livres ne nous a pas paru plus solide, nous arrivons à cette conclusion que l'historien a pu lire à Athènes des extraits de ses notes de voyage, mais non des morceaux achevés, déjà prêts pour une publication définitive.

Allons plus loin. Parmi ces notes de voyage, l'historien a dû choisir de préférence, pour intéresser les Athéniens, celles qu'il avait prises dans les pays lointains d'où il venait. Dans le nombre, beaucoup se rapportaient déjà sans doute à la guerre médique, à l'expédition de Xerxès, et notamment aux préparatifs du Grand Roi, à sa marche à travers l'Asie Mineure, la Troade, l'Hellespont, la Thrace et la Macédoine. Mais ce n'était là qu'une partie de la matière qui devait remplir les trois derniers livres : le fond du récit de la seconde guerre médique repose sur des traditions recueillies à Athènes et en Grèce. Est-il donc vraisemblable qu'un voyageur étranger, installé depuis peu à Athènes, ait aussitôt composé pour les Athéniens le récit de ce qu'il venait d'apprendre chez eux? Nous nous représentons les choses autrement. Ce qu'Hérodote avait fait à Cyrène et dans le Pont, en Asie et en Égypte, il continua à le faire en Grèce, interrogeant les particuliers et les magistrats, visitant les sanctuaires, bref, amassant les matériaux d'une œuvre qu'il entrevoyait déjà, mais comme un but encore éloigné. Dans ces conditions, pour se faire dire chaque fois ce que savaient ses nouveaux hôtes, il devait leur conter en échange ce qu'il avait appris lui-même dans ses précédents voyages. De même qu'en Asie il avait dû entretenir les Chaldéens et les Perses de l'histoire, des mœurs et des monuments de la Grèce, ainsi en Grèce s'efforça-t-il de se faire bienvenir et de plaire en rapportant ce qu'il

avait entendu de la bouche des barbares ou recueilli chez eux. Ces propos variés, intéressants, amusants même, durent être d'abord accueillis avec faveur dans les cercles choisis que comptait alors la ville de Périclès, et ce fut là le point de départ des lectures plus étendues qu'il fut invité à faire dans des réunions spéciales, où se rencontrait un public éclairé¹. De telles occasions amenèrent sans doute Hérodote à présenter sous une forme agréable et soignée les notes qu'il avait prises en courant dans ses voyages; mais ces morceaux ne formaient encore ni une suite ni un tout; c'étaient les éléments du vaste ouvrage que l'historien composa dans la suite, et que nous possédons; cet ouvrage lui-même ne fut rédigé qu'à Thurii, dans une ville où Hérodote trouva enfin, avec le droit de cité, les loisirs d'une vie calme et laborieuse².

Il ne semble pas que, de sa nouvelle résidence, Hérodote ait entrepris de grands voyages³, et nous pensons que, tout plein encore des souvenirs et de l'impression qu'il rapportait d'Athènes, il se mit presque aussitôt à composer et à rédiger son histoire. Mais voici que se pose un nouveau problème : plusieurs passages des quatre derniers livres, à partir du chap. 91 du liv. VI, contiennent des allusions manifestes à la guerre du Péloponnèse; faut-il donc admettre, avec M. Kirchhoff, que l'auteur n'en était encore que là de la rédaction de son œuvre quand éclata cette guerre, et qu'il écrivit le récit tout entier des guerres médiques entre les années 431 et 428, au plus fort des premières hostilités entre Athènes et Sparte? Telle est la théorie de M. Kirchhoff; mais cette théorie nous paraît dénuée de preuves certaines, et contraire même à la vraisemblance.

Le point de départ de M. Kirchhoff est le chap. 77 du liv. V, d'où il prétend tirer la preuve qu'Hérodote revint de Thurii à Athènes, qu'il y séjourna après l'année 432, et qu'il y écrivit tout le reste de son histoire. On sait de quoi traite ce chapitre : après avoir raconté la coalition des Chalcidiens et des Béotiens contre Athènes en l'année 507/6, Hérodote rappelle en quelques mots la double

1. Aucun texte ancien ne permet d'affirmer que ces lectures aient pris place dans le programme d'une fête solennelle comme les Panathénées.

2. Nous croyons inutile de rechercher pourquoi il quitta Athènes : il n'y était pas chez lui; il n'y avait pas d'intérêts particuliers; il répondit au vœu de ses amis en participant à une œuvre athénienne.

3. Il alla cependant à Métaponte (IV, 15), peut-être à Crotone (V, 45), et très vraisemblablement en Sicile. Cf. HILDEBRANDT, *op. cit.*, p. 51, 52.

victoire des Athéniens, et il ajoute : « Tous les Chalcidiens qu'ils prirent vivants, ils les jetèrent en prison chargés de fers, avec les captifs béotiens; plus tard ils les délivrèrent moyennant une rançon de deux mines par tête. Les entraves qu'avaient portées ces prisonniers, ils les suspendirent à l'Acropole; elles y étaient encore de mon temps, suspendues à un mur brûlé par la flamme de l'incendie de Xerxès, en face du temple tourné vers l'occident. Quant aux rançons, on en consacra la dime aux dieux, sous la forme d'un quadrigé d'airain; ce quadrigé est à gauche à l'entrée des propylées de l'Acropole; on y lit cette inscription : « Après avoir dompté par la guerre « les peuples de la Béotie et de Chalcis, les fils d'Athènes ont réprimé, « sous le poids de ces sombres entraves, l'insolence ennemie : sur la « rançon des prisonniers ils ont prélevé la dime pour Pallas, et lui ont « consacré ces chevaux. » Ce passage soulève plusieurs questions archéologiques intéressantes; mais procédons par ordre. M. Kirchhoff y voit la preuve qu'Hérodote écrivit tout ce chapitre à Athènes. Nous répondons que c'est impossible; car l'auteur n'aurait jamais dit : ἀίπερ ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἦσαν περιβοῦσαι. Il n'a pu s'exprimer ainsi que loin d'Athènes, en se reportant au temps où il était dans cette ville. — Mais, dit-on, Hérodote, quatre lignes plus bas, ajoute : τὸ δὲ ἀριστερῆς χειρὸς ἔστηκε. — Ce parfait, qui a le sens d'un présent, peut, nous le reconnaissons, avoir été écrit à Athènes; mais alors cette phrase ne date pas du même temps que la précédente. Ainsi, de deux choses l'une : ou bien les deux phrases proviennent d'une seule et même rédaction, et dans ce cas le présent ἔστηκε s'explique fort bien, même à côté de l'imparfait ἐς ἐμὲ ἦσαν περιβοῦσαι, mais à condition que l'auteur ait écrit ce passage hors d'Athènes; ou bien Hérodote a écrit la seconde phrase à Athènes, mais alors la première appartient à une rédaction antérieure. Cette seconde alternative ne laisse pas que d'être séduisante¹ : on comprendrait bien que, dans un premier séjour à Athènes, Hérodote eût vu seulement les chaînes, suspendues aux murs de l'Acropole encore noircis par la fumée (c'était avant le temps des grands travaux de Périclès), et que plus tard, dans un second voyage, il eût trouvé le quadrigé d'airain dressé à l'entrée des Propylées. Mais, dans cette hypothèse, il ne suffit pas de supposer l'addition des mots καὶ τῶν λύτρων τὴν δεκάτην..... (lignes 20 et suiv. de l'édition Stein);

1. Elle a été adoptée par M. AD. BAUER, *Themistokles*, Merseburg, 1881, p. 16, note 1.

il faut encore rapporter au même remaniement l'addition de la phrase χρόνον δὲ ἔλυσάν σφεας δίμνεως ἀποτιμήσάμενοι (ligne 15), qui prépare certainement la mention du quadrigé. Or, dans l'état actuel du chapitre, cette phrase se lie tout naturellement à celle qui précède et à celle qui suit, sans que rien trahisse une correction. De plus, si Hérodote avait pu constater lui-même l'origine récente de l'offrande, il n'aurait pas dit aussi naïvement, ce semble, que cette offrande avait été faite avec la dîme d'une rançon perçue en l'année 506. En supposant, au contraire, qu'il ait vu à la fois les chaînes et le quadrigé en place, on comprend que, sans trop s'inquiéter de la date relative de ces deux offrandes, il les ait mentionnées l'une et l'autre en même temps. Pour ces raisons, nous ne croyons pas que le chapitre 77 soit dû à une double rédaction; mais alors, avons-nous dit, il n'a pas été écrit à Athènes. A-t-il donc été écrit hors d'Athènes, après l'année 432? En d'autres termes, s'agit-il bien ici des Propylées de Mnésiclès, de ceux que nous connaissons, et qui furent achevés en 432?

M. Wachsmuth a le premier signalé une difficulté à ce sujet¹ : les mots τὸ δὲ ἀριστερῆς χειρὸς ἕστηκε πρῶτον ἐξίοντι ἐς τὰ προπύλαια ne peuvent s'interpréter que de la façon suivante : « Ce quadrigé est à gauche dès qu'on entre dans les Propylées ». Or, s'il s'agit des Propylées de Mnésiclès, véritable édifice couvert et soutenu par des colonnes, cela veut dire que le quadrigé est dans l'intérieur même de cet édifice. Mais M. Wachsmuth a montré qu'il n'y avait de place pour un monument de cette importance ni sous le portique est ni sous le portique ouest des Propylées², et ce fait, considéré comme acquis, a entraîné différentes hypothèses : les uns³, corrigeant le texte d'Hérodote et écrivant ἐξίοντι τὰ προπύλαια, placent le quadrigé à gauche « quand on sort des Propylées pour entrer dans l'Acropole » ; les autres supposent de la part d'Hérodote une manière inexacte de s'exprimer, et interprètent : « à gauche, en avant des Propylées ». Quelques-uns ajoutent qu'une légère inexactitude est d'autant moins surprenante que l'historien parlait par ouï-dire, n'ayant pas vu lui-même le monument⁴. Ces

1. C. WACHSMUTH, *Die Stadt Athen*, t. I, p. 150.

2. On ne peut pas en déterminer au juste les proportions; mais Pausanias, en rapprochant ce quadrigé de la statue colossale d'Athéna Promachos (I, 28, § 2), permet de supposer un monument de dimensions considérables.

3. WACHSMUTH, *op. cit.*, p. 150, note 2.

4. E. BACHHOF, *Neue Jahrbücher*, t. CXXV (1882), p. 177. — CHR. RÖSE, *Hat Herodot sein Werk selbst herausgegeben?* p. 15.

explications hypothétiques ne nous satisfont pas : la correction ἐξιώντι τὰ προπύλαια s'autorise, il est vrai, de tournures analogues ; mais, quand Hérodote dit ἐξελθόντι τὸ ἄστυ (V, 104) ou ἐξῆλθον τὴν χώραν (VII, 29), il exprime l'idée de « sortir de la ville, sortir du pays » ; les mots ἐξιώντι τὰ προπύλαια ne pourraient donc signifier que « quand on sort des Propylées ». Or en avant des Propylées de Mnésiclès il n'y avait pas de place pour le quadrigé. D'autre part, attribuer à Hérodote une inexactitude de langage, et expliquer ensuite cette inexactitude en supposant que l'auteur n'avait pas vu ce qu'il décrit, c'est accumuler sans raison les hypothèses.

Aucun passage, en réalité, ne nous paraît prouver plus sûrement qu'Hérodote avait vu le monument dont il parle, et voici pourquoi : déjà, en 1869, le hasard avait mis au jour sur l'Acropole un fragment de la base qui supportait le quadrigé au temps d'Hérodote, et l'inscription de cette base correspondait exactement à celle que cite l'historien¹ ; or les fouilles récentes de l'Acropole ont fait retrouver un nouveau fragment analogue, mais un fragment de la base primitive, de celle qui, consacrée à la fin du VI^e siècle, aussitôt après la défaite des Chalcidiens et des Béotiens, fut détruite lors de l'invasion médique et de l'incendie de l'Acropole en 480². Cette base porte, elle aussi, l'inscription que mentionne Hérodote, mais dans un ordre un peu différent : le vers hexamètre qui chez Hérodote commence le second distique (δεσμῶν ἐν ἀγλόμενι.....) est en tête de l'inscription, au commencement du premier distique. Cette particularité intéressante donne à penser que, dans le monument primitif, le quadrigé et les chaînes formaient une sorte de groupe adossé à la muraille de l'Acropole : il était convenable alors que l'inscription rappelât tout d'abord les entraves, qui figuraient effectivement à côté du char. Mais, après que ce monument eut été brûlé en 480, il ne resta plus que les chaînes sur le mur noirci, et dans la suite, les Athéniens, en reconstruisant la base ailleurs, ne firent que transposer un vers de l'inscription, de manière à rappeler d'abord leur victoire sur les Béotiens et les Chalcidiens. Ainsi Hérodote n'a pas emprunté ces distiques à un recueil ancien d'inscriptions (aux épigrammes de Simonide, par exemple) ; il les a cités tels qu'ils étaient sur la base nouvelle.

1. *Corp. Inscr. Attic.*, I, n° 334.

2. *Ibid.*, t. IV, fasc. II, Berlin, 1887, n° 334 a. — Cf. KIRCHHOFF, *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1887, p. 111 et suiv.

Il ne reste plus qu'à se demander à quelle époque remonte cette restauration du quadrigé. M. Kirchhoff, en publiant la première des deux inscriptions retrouvées sur l'Acropole, inclinait à penser que ce monument avait été relevé seulement à l'occasion de la campagne de Périclès en Eubée (445 ou 444); mais il faisait cette conjecture parce qu'il doutait de l'existence du monument primitif. En fait, les caractères de la gravure sur ce marbre convenaient au milieu du ^v^e siècle, sans qu'on pût en déterminer la date à dix ou quinze ans près. Or, si la restauration date seulement de l'année 444, Hérodote a pu encore la voir avant son départ pour Thurii; mais dans ce cas on a lieu de s'étonner que, ayant vu lui-même ériger le monument, il en ait parlé comme d'une offrande ancienne; si, au contraire, quand il visita pour la première fois l'Acropole, il y trouva déjà les deux monuments en place, les chaînes d'une part et le quadrigé de l'autre, la manière dont il s'exprime n'a rien que de naturel. Cette hypothèse d'une restauration antérieure à l'année 444 est aussi admissible que l'autre; car les Athéniens se mirent de bonne heure, aussitôt après la reconstruction de l'Acropole, à rebâtir quelques-uns des monuments détruits en 480¹;

1. Le fait est certain pour les statues des tyrannicides, dues au sculpteur Anténor, et qui avaient été enlevées par Xerxès (PAUSANIAS, I, 8, § 5): elles furent refaites trois ans après l'invasion médique par les artistes Critios et Nésiotès, sous l'archontat d'Adeimantos (477/6), d'après le *Marbre de Paros*, l. 70, 71. Nous apprenons aussi, par PLUTARQUE, *Thémistocle*, 1, que Thémistocle fit restaurer le sanctuaire des Lycomides, au dème de Phlya. Enfin beaucoup de temples, comme celui de Déméter à Eleusis ou d'Athéna Polias à Athènes, étaient trop nécessaires à la célébration des fêtes les plus importantes de la cité, pour n'être pas reconstruits aussitôt après la guerre. Il ne faut donc pas prendre à la lettre la tradition célèbre suivant laquelle les Grecs se seraient engagés par serment à ne pas relever les monuments détruits et incendiés par le barbare. Le serment qui contient cette clause, et qui figure dans un discours de l'orateur LYCURGUE, *Contre Léocrate*, 80-81, est une pièce fabriquée après coup, au témoignage même de THÉOPOMPE (Fragm. 167, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 306). ISOCRATE, en prononçant son *Panegyrique d'Athènes* (vers l'année 380), n'avait pas connaissance de cette fameuse résolution, puisqu'il en attribue une toute semblable aux Ioniens (*Panegyrique*, 156). Il est impossible enfin de prouver que les ruines signalées par Pausanias comme des traces de l'invasion médique, à Haliarte (IX, 32, § 4, et X, 33, § 2), à Athènes (I, 1, § 5, et X, 33, § 2) et à Phalère (X, 33, § 2), proviennent de cette époque reculée. Cette tradition a dû pourtant naître de quelque fait réel. Nous voyons, en effet, qu'à l'Acropole, par exemple, les Athéniens ne reconstruisirent pas les édifices nouveaux sur l'emplacement des anciens, et qu'ils laissèrent subsister des traces de feu et de fumée sur les murs (HÉRODOTE, V, 77); on montrait encore, au temps de Pausanias, des statues calcinées par l'incendie de Xerxès (I, 27, § 6). Enfin il est permis de penser que les architraves de pierre qu'on voit aujourd'hui encore encastées dans la muraille septentrionale de l'Acropole n'ont pas par l'effet du hasard conservé la forme régulière d'une décoration architectonique: c'est à dessein

et, s'il leur fallait une occasion pour rappeler leur ancienne victoire sur les Béotiens et les Chalcidiens, une de ces occasions leur fut fournie par la bataille d'OEnophyta en 456.

Mais alors (et ceci est notre conclusion) Hérodote n'a pas parlé en cet endroit des Propylées de Mnésiclès : l'état de choses qu'il a décrit pendant son séjour à Thurii, c'est l'état de l'Acropole avant les grands travaux de Périclès, avant la construction du Parthénon et des Propylées. Le nom de προπύλαια qu'il emploie désigne un emplacement situé en avant de la porte de l'ancienne Acropole ¹. Plus tard, quand Mnésiclès éleva en cet endroit ses portiques, on dut déplacer le quadrigé, et le transporter dans l'intérieur de l'enceinte, où le vit dans la suite Pausanias ². Hérodote, qui habitait alors l'Italie, n'entendit pas parler de ce déplacement, ou négligea de corriger ce qu'il avait déjà écrit. Quoi qu'il en soit, le chap. 77 du liv. V, loin de confirmer le système de M. Kirchhoff, nous paraît prouver au contraire qu'Hérodote ne revint pas à Athènes après 432, et que cette partie de son livre fut écrite à Thurii, d'après des notes et des souvenirs qui remontaient au temps qu'il avait passé à Athènes, aux environs de l'année 445.

La même conclusion ressort pour nous d'un autre texte, que M. Kirchhoff interprète dans un sens favorable à sa thèse. Au chap. 98 du liv. VI, Hérodote parle d'un tremblement de terre qui secoua l'île de Délos quelque temps avant l'arrivée de Datis, en 490, et il remarque que c'était le premier phénomène de ce genre qui se fût produit dans cette île, le dernier aussi jusqu'au temps où il la visita (μέχρι ἐμεῦ). Or il se trouve que Thucydide parle d'un tremblement de terre survenu à Délos peu avant le début de la guerre du Péloponnèse, au commencement de l'année 431, et il ajoute que cet événement émut beaucoup le peuple parce que jamais rien de pareil n'était arrivé ³. On a proposé, pour concilier ces témoignages contradictoires, bien des hypothèses ⁴. Il nous paraît, comme à M. Kirchhoff, que Thucydide ne contredit pas plus ici Hérodote qu'Hérodote ne conteste la vérité du

que Thémistocle, ou Cimon, fit disposer ainsi ces restes de vieux temples en ruines, comme des témoins impérissables de l'invasion barbare. Cf. DÖRPFELD, *Mith. d. d. arch. Instit. in Athen*, t. XI (1886), p. 162 et suiv.

1. Nous adoptons ici une hypothèse de l'éditeur Stein, *HÉRODOTE*, t. I, p. xxii, n. 1, de la 5^e édition.

2. PAUSANIAS, I, 28, § 2.

3. THUCYDIDE, II, 8.

4. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet, dans l'analyse critique du récit d'Hérodote (II^e partie, liv. I, chap. iv, § 1).

fait signalé par Thucydide. Les deux témoignages sont indépendants l'un de l'autre : Thucydide, en écrivant le commencement du livre II, n'avait pas connaissance du fait recueilli par Hérodote à Délos, fait déjà ancien, et qui n'avait aucun rapport avec son sujet; Hérodote, de son côté, n'entendit pas parler du tremblement de terre de 431. Mais c'est ici que commence la difficulté dans le système de M. Kirchhoff : comment expliquer l'ignorance d'Hérodote? M. Kirchhoff suppose que l'historien n'était pas encore à Athènes au moment du tremblement de terre; il y vint seulement un peu après, dans l'été de 431, et se mit aussitôt à rédiger la fin de son V^e livre (prétendue allusion aux Propylées, au chap. 77) et toute la suite de son histoire. Ainsi put-il écrire le chap. 98 du liv. VI, et parler du tremblement de terre de 490 sans savoir qu'il y en avait eu un autre depuis. Il suffit d'énoncer cette hypothèse pour en montrer la faiblesse : un homme comme Hérodote, attentif aux moindres signes d'une intervention divine, pouvait-il, s'il était à Athènes quelques mois après ce tremblement de terre, ne pas entendre parler d'un phénomène qui avait paru au peuple la manifestation d'une volonté céleste? Au contraire, le silence et l'ignorance d'Hérodote s'expliquent bien si ce passage a été écrit par lui à Thuri, vers l'année 440 ou peu après.

Il est vrai que le même chap. 98 du liv. VI contient une allusion aux malheurs que causa à la Grèce la lutte des principaux États entre eux. M. Kirchhoff, qui veut que ce chapitre ait été écrit tel quel dans l'été ou l'automne de 431, ne voit dans cette phrase aucun trait qui se rapporte à la guerre du Péloponnèse; mais c'est là de sa part, suivant nous, le résultat d'un parti pris : en réalité Hérodote désigne ainsi les fléaux qui frappèrent la Grèce pendant les premières années de cette guerre. Nous supposons donc qu'il ajouta cette note longtemps après avoir écrit le début du chap. 98, lorsqu'il remania ou revisa son ouvrage. Cette addition commence aux mots καὶ τοῦτο μὲν σου τέρας... qui annoncent un développement facile à détacher de l'ensemble.

Le caractère additionnel des autres passages relatifs à la guerre du Péloponnèse nous paraît également certain, même lorsque l'endroit exact où commence la note ne peut être déterminé sûrement dans l'état actuel du texte. Ainsi l'allusion du VI^e livre à l'expulsion des Éginètes en 431 (VI, 91) est si rapide, que quelques mots ajoutés à la rédaction primitive ont suffi à l'introduire dans le texte. En revanche,

le raccord est manifeste au chap. 73 du liv. IX, où l'auteur parle des ménagements que valut au dème de Décélie, de la part de Sparte, le service rendu jadis aux Tyndarides par Décélos. Au liv. VII, chap. 233, le remaniment porte peut-être sur le chapitre tout entier. Mais au liv. VII, chap. 137, il s'agit seulement d'une note destinée à rappeler le meurtre commis par les Athéniens, dans l'automne de 430, sur la personne de plusieurs ambassadeurs spartiates envoyés auprès du Grand Roi : la rédaction même de ce chapitre porte la trace d'un certain embarras, comme si la note n'avait pas été destinée à entrer sous cette forme dans la suite du récit¹. Enfin deux autres passages où M. Kirchhoff voit des allusions à la guerre du Péloponnèse et à la situation d'Athènes et de Périclès à cette époque (VII, 49, et VI, 121-131) peuvent avoir été écrits aussi bien dix ou quinze ans avant cette guerre que pendant le temps même des hostilités. Ainsi aucune des preuves particulières signalées par M. Kirchhoff n'est de nature à forcer notre adhésion à une hypothèse qui par elle-même nous semble invraisemblable.

Comment en effet supposer qu'un écrivain versé comme Hérodote dans la connaissance de la politique grecque, et particulièrement attaché aux intérêts d'Athènes, ait pu, s'il était revenu dans cette ville vers 431, et s'il avait assisté à toutes les misères des premières années de la guerre du Péloponnèse, se contenter des rares allusions qu'il a jetées çà et là dans son livre? Loin de penser que ces passages attestent sa présence à Athènes durant cette triste période, nous y verrions plutôt la preuve du contraire. C'est une impression que nous avons plusieurs fois ressentie dans le cours de ce travail : les allusions d'Hérodote à des événements contemporains se présentent sous une forme toujours contenue, discrète, qui révèle beaucoup moins un homme mêlé de près aux affaires qu'un observateur désintéressé, impartial, supérieur à tout esprit de parti, et qui juge les choses de loin, en philosophe. En fait, chaque allusion se rattache chez lui à une observation religieuse; les rares incursions qu'il fait dans le domaine du temps présent ont pour but de montrer l'effet de l'action divine dans le monde, ici le châtiment des coupables, là la récompense des gens de bien. Ainsi, parmi les nouvelles qui lui arrivaient d'outremer, Hérodote recueillait seulement pour son livre celles qui venaient

1. C'est une remarque de l'éditeur Stein.

confirmer les idées morales que la vue et l'histoire du monde avaient éveillées dans son âme. Retiré à Thurii, il n'assista pas en témoin oculaire à la guerre du Péloponnèse, et ces événements lointains lui fournirent seulement l'occasion de retoucher par endroits une œuvre qui était dès lors achevée dans ses grandes lignes.

Telle est du moins, suivant nous, la solution d'un problème dont il nous reste à dire quelques mots.

III

L'histoire d'Hérodote est-elle achevée?

M. Kirchhoff et les partisans de sa théorie sur la formation de l'histoire d'Hérodote se représentent l'historien comme occupé pendant les années 431-428 à la rédaction de la seconde moitié de son œuvre; ils le suivent pas à pas dans la marche de son travail, et relèvent vers la fin du livre IX une dernière allusion à un fait contemporain, à un événement de l'été de 428 (IX, 73) : pour eux, si Hérodote cessa peu après d'écrire, ce n'est pas qu'il fût arrivé alors au terme qu'il se proposait d'atteindre; les événements seuls l'ont arrêté dans la composition de son ouvrage, c'est-à-dire ou la mort ou le découragement. Le découragement paraît à M. Kirchhoff la cause la plus probable de cet arrêt : l'admirateur de Périclès, après avoir vu consommer la ruine des projets que ce grand homme avait conçus, ne pouvait pas continuer une histoire qui tendait à la glorification d'Athènes et de son plus illustre homme d'Etat. Si donc Hérodote mourut alors à Athènes, cette mort le trouva dans des dispositions qui, à elles seules, ne lui permettaient déjà plus de pousser plus loin son histoire. De toutes façons, il n'exécuta pas son plan jusqu'au bout, et il ne mit pas la dernière main à ce qu'il avait déjà composé. L'œuvre, suivant M. Kirchhoff, est doublement inachevée, et dans le fond, et dans la forme.

Pour ce qui regarde le plan primitif d'Hérodote, les objections que nous avons déjà faites au système de M. Kirchhoff nous autorisent à rejeter aussi les conséquences qui reposent uniquement sur ce système. S'il n'est ni prouvé ni vraisemblable que l'auteur ait écrit à Athènes toute l'histoire des guerres médiques pendant les premières années de la guerre du Péloponnèse; si certaines allusions à cette guerre récente sont des additions faites après coup, nous avons le droit

de penser qu'Hérodote avait eu le temps d'achever en dix ans à Thurii l'ouvrage dont il avait amassé depuis longtemps les matériaux. Rien ne prouve qu'il ait eu l'intention de poursuivre le récit de la lutte des Grecs et des barbares au delà du point où il s'est arrêté, jusqu'à la bataille de l'Eurymédon, par exemple, ou jusqu'à l'expédition de Cimon à Cypre en 449. Bien plus, si le but d'Hérodote avait été de célébrer la politique de Périclès, c'est au delà de l'année 449 elle-même qu'il lui aurait fallu suivre la marche des affaires en Grèce; car le rôle personnel de Périclès ne commence que du jour où finit la guerre contre la Perse, et c'eût été un singulier moyen de glorifier Périclès que de raconter seulement les entreprises d'Athènes contre le Grand Roi, c'est-à-dire précisément l'œuvre de Cimon et de son parti.

Pour nous, qui ne mêlons pas Hérodote à la politique militante des amis de Périclès au début de la guerre du Péloponnèse, il nous semble prudent de ne chercher dans son livre aucune autre idée maîtresse que celle qu'il exprime lui-même en commençant son histoire, à savoir le désir de sauver de l'oubli les actions grandes et mémorables qui ont signalé la lutte des Grecs et des barbares. Qu'entend donc Hérodote par cette lutte? N'est-ce pas celle qu'il a achevé de raconter, c'est-à-dire l'âge héroïque des guerres médiques, glorieusement couronné par les victoires de Platées et de Mycale?

Ici encore M. Kirchhoff croit pouvoir résoudre la question avec certitude, d'après des indices incontestables¹. Il constate une habitude qu'a Hérodote de renvoyer par avance, suivant un plan bien arrêté, à certains passages ultérieurs de son livre : l'usage de ces renvois permet à l'historien de réserver pour plus tard un développement qui interromprait d'abord la marche de son récit. Pour six de ces passages, la promesse faite par Hérodote se trouve réalisée dans la suite; trois, au contraire, restent sans réponse; ce sont les deux renvois aux Ἀσσύριοι λόγοι (I, 106 et 184) et le renvoi au récit des causes de la mort d'Ephialte (VII, 213). M. Kirchhoff estime que ces trois cas doivent être assimilés aux six autres, et que par conséquent Hérodote se pro-

1. M. Kirchhoff a repris en détail l'examen de cette question dans les *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1885, p. 301 et suiv. : *Ueber ein Selbstcitat Herodots* (VII, 213). C'est une réponse à un travail de M. GOMPERZ, *Herodoteische Studien*, inséré dans les *Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften*, 1883. M. Gomperz a répliqué dans le même recueil : *Ueber den Abschluss des Herodoteischen Geschichtswerkes*, Vienne, 1886.

posait d'insérer les Ἀσσύριοι λόγοι dans son histoire, comme aussi de raconter dans le même ouvrage les circonstances de la mort d'Ephialte. Seulement, s'il explique l'omission des Ἀσσύριοι λόγοι par un oubli, il n'admet pas la même explication pour le cas d'Ephialte : aucune occasion, dit-il, ne s'offrait à Hérodote de revenir sur ce fait dans l'un des deux derniers livres : si l'auteur n'a pas tenu sa promesse, c'est qu'il n'est pas arrivé dans la composition de son ouvrage au point où il comptait le faire, c'est-à-dire au récit de la campagne du roi spartiate Léotychide en Thessalie (476/5), preuve manifeste qu'il avait l'intention de traiter des événements postérieurs aux batailles de Platées et de Mycale.

Cette argumentation spécieuse a trouvé dans M. Ed. Meyer un contradicteur particulièrement habile¹ : se servant des armes mêmes de M. Kirchhoff, M. Ed. Meyer conteste non pas qu'Hérodote ait voulu revenir plus loin sur Ephialte, mais qu'il ait eu l'intention de donner ce supplément à propos de Léotychide. En effet, de l'observation même de M. Kirchhoff, M. Ed. Meyer conclut qu'Hérodote n'a pas dû avoir le dessein de revenir sur un fait lorsque, parlant à l'avance de ce fait, il s'abstient de renvoyer à un passage ultérieur de son livre. Or c'est ce qui arrive pour Léotychide : au chap. 72 du liv. VI, Hérodote raconte la campagne de Léotychide en Thessalie, ses agissements coupables, son exil et sa mort, sans ajouter une phrase comme ταῦτα μὲν ἐν τοῖσι ὀπίσω λόγοισι ἀπηγγέλλομαι, mais en disant seulement : ταῦτα μὲν δὴ χρόνῳ ὕστερον ἐγένετο. Or c'est là une formule toute différente, fréquente aussi chez Hérodote, mais qui nulle part ne se rapporte à des événements que l'auteur ait racontés dans la suite ; elle peut donc s'interpréter ainsi : « Cela se passa longtemps après, à une époque dont je ne ferai pas l'histoire ». Si telle est la valeur de cette formule, comme on la retrouve, avec de légères variantes, dans six autres passages relatifs à des événements postérieurs à l'année 479², on est en droit de dire qu'Hérodote avait d'avance l'idée de ne pas dépasser cette date dans la suite de son ouvrage.

Il nous paraît, comme à M. Ed. Meyer, qu'Hérodote n'a voulu continuer son livre ni jusqu'au voyage de Callias en Perse, ni jusqu'à la prise d'Eion, ni même jusqu'à la prise de Byzance et aux premières trahisons du roi Pausanias. Tous ces faits, il les mentionne en passant

1. *Rheinisches Museum*, t. XLII (1887), p. 146 et suiv.

2. HÉRODOTE, VIII, 3; VI, 72; VII, 106, 151; IX, 64; VII, 137.

comme des sujets sur lesquels il ne reviendra pas; il parle même de Cimon à deux reprises ¹ sans faire la moindre allusion à ses exploits ultérieurs : silence incompréhensible, si l'auteur avait dû plus tard exposer les origines et les progrès de l'empire maritime d'Athènes.

Ainsi des indices sérieux permettent de croire qu'Hérodote n'a pas voulu prolonger son ouvrage au delà des grandes victoires de 479; et l'absence d'une réponse au chap. 213 du liv. VII prouve seulement que l'historien n'a pas eu l'occasion de rattacher, comme il pensait le faire, le nom du meurtrier d'Ephialte, Athénadès, aux événements qu'il devait raconter plus tard. Nous ne voyons pas, il est vrai, à quel endroit conviendrait cette mention; mais comment assurer que cette liaison prévue par Hérodote ne se rattachait pas à un fait purement anecdotique? C'est dans ce cas surtout que s'expliquerait bien un oubli.

Mais si la fine critique de M. Éd. Meyer suffit à répondre aux subtiles objections de M. Kirchhoff, des raisons plus générales nous engagent à penser qu'Hérodote n'a jamais songé à se faire l'historien de la πεντηκονταετία. A cette tâche il n'était préparé ni par son éducation ni par ses goûts personnels ni par ses voyages. Ce que nous avons vu plus haut de sa jeunesse et de son rôle politique nous a montré que de bonne heure le citoyen d'Halicarnasse, attiré par une curiosité naturelle vers le monde barbare et vers l'observation des mœurs, des pays et des hommes, avait appris à considérer de haut le temps présent, pour s'élever jusqu'à l'étude des conseils cachés de la Providence. Frappé des grands événements de l'histoire, Hérodote ne paraît pas avoir eu longtemps le goût de l'action dans les luttes toujours mesquines des cités; il a préféré contempler le passé, qui lui apparaissait dans une sorte de mirage grandiose. Si quelque chose l'a décidé à raconter l'histoire des guerres médiques, c'est l'idée qui s'est offerte à son esprit (idée antique, poétique, homérique) d'un conflit entre l'Europe et l'Asie. La même préoccupation l'a conduit en Grèce, et il s'est appliqué à y relever surtout les traces de ces luttes décisives où la patrie hellénique avait failli succomber. Pour cela il lui suffisait de parcourir les villes, de visiter les temples et d'interroger les hommes sur des événements que tout le monde encore avait présents à la mémoire. Ainsi a-t-il pu, même en peu d'années, apprendre

1. HÉRODOTE, VI, 36, et VII, 107.

tout ce qu'il voulait savoir. Beaucoup plus long aurait dû être son séjour à Athènes et en Grèce, s'il avait cherché à rassembler les éléments d'une histoire plus récente, s'il avait voulu se débrouiller dans le chaos des rivalités intestines qui troublèrent la Grèce de 480 à 430. Certes, s'il avait eu le goût de la politique de parti, s'il avait pénétré dans la vie intime des États grecs, il aurait parlé autrement qu'il n'a fait, dans son récit des guerres médiques, de certains événements et de certains détails : il aurait fait allusion, par exemple, au rôle politique de l'Aréopage dans le gouvernement d'Athènes après Salamine¹, il aurait parlé des réformes d'Aristide et de Thémistocle, du parti de Cimon et de celui de Thucydide, il ne se serait pas contenté d'une allusion rapide à Périclès! Mais surtout, s'il avait tenu à écrire cette histoire qu'on lui prête l'intention de composer, Hérodote n'aurait pas quitté Athènes pour se retirer à Thurii. Le fait seul qu'il vint s'établir en Italie prouve qu'il ne songeait pas à poursuivre son enquête sur la vie politique de la Grèce. Son goût le portait vers un âge antérieur, où s'était manifestée la protection des dieux, où les oracles avaient parlé, où de grandes actions avaient frappé l'imagination des hommes! Grouper autour de ces faits glorieux tous les détails amusants et instructifs que ses voyages lui avaient fait connaître, voilà ce qu'il se proposait de faire, dans une œuvre qui devait être à la fois pour les Grecs une instruction et une édification, un enseignement utile et un appel à des sentiments que les générations nouvelles avaient trop oubliés.

Ajoutons d'ailleurs qu'Hérodote, en suivant ainsi ses goûts de moraliste, pouvait facilement justifier la conception qu'il avait de la lutte entre les Grecs et les barbares se terminant à la bataille de Mycale et au retour de la flotte athénienne à Phalère après la prise de Sestos. Cette guerre médique qu'il avait voulu raconter, c'était l'attaque de l'Asie contre l'Europe, c'étaient les entreprises des barbares, depuis Crésus et Cyrus jusqu'à Darius et Xerxès. Or cette lutte était finie : pour les Grecs, la bataille était gagnée, le salut assuré. Désormais la guerre deviendra offensive de la part des Grecs, surtout de la part des Athéniens. La guerre médique proprement dite est achevée.

Cette manière de voir peut nous paraître aujourd'hui inexacte; car il est évident que les rois de Persé ne se tinrent pas pour battus

1. C'est là un fait important que ne paraît pas avoir connu Hérodote, et qui nous est révélé par ARISTOTE, *Constitution d'Athènes*, 23.

après Mycale; les batailles mêmes de l'Eurymédon et de Cypre n'amènèrent pas, ce semble, une paix définitive. En réalité, à voir les choses de haut et de loin, on peut prolonger les guerres médiques jusqu'au temps d'Alexandre, qui leur donna leur véritable conclusion. Mais les contemporains ne jugent pas comme la postérité, et Hérodote a pu croire avec les hommes de son temps que les guerres médiques se résumaient dans la campagne de Xerxès. A cet égard, Thucydide pensait exactement comme lui, et c'est une autorité que nous nous étonnons de n'avoir pas vu invoquer dans cette question. « De toutes les guerres précédentes, dit Thucydide, la plus considérable fut la guerre médique, et pourtant deux combats sur terre et autant sur mer en décidèrent promptement l'issue ¹. » Ainsi les Thermopyles et Platées, Artémisium et Salamine, voilà les rencontres qui constituent pour Thucydide la guerre médique : des victoires de l'Eurymédon et des derniers succès remportés par Cimon à Cypre, l'historien ne parle pas ici, parce que ces faits militaires appartiennent, selon lui, non à la guerre médique, mais aux événements qui ont préparé la fondation de l'empire d'Athènes. Thucydide s'exprime donc déjà comme les historiens postérieurs, et comme nous faisons nous-mêmes d'après eux, en marquant la fin des guerres médiques au point où finit l'invasion de Xerxès.

En résumé, Hérodote a raconté la lutte des Grecs et des barbares jusqu'au point qu'il voulait atteindre, et nous ne pensons pas qu'il ait jamais songé à ajouter à cette histoire de nouveaux chapitres. Son ouvrage même contient une conclusion fort bien appropriée au sujet traité : le mot de Cyrus en réponse aux Perses qui voulaient aller s'établir dans de riches contrées donne, pour ainsi dire, l'explication morale de toute la conquête perse, et contient en même temps un avertissement pour les Grecs. Cela est si vrai que les savants qui attribuent à Hérodote l'intention de donner une suite à cette histoire reconnaissent du moins dans cette fin une des divisions capitales de l'ouvrage qu'il avait pu projeter d'écrire ².

Mais ce que nous avons dit de la composition du livre d'Hérodote nous permet d'affirmer en même temps que l'auteur n'a pas achevé la revision de son œuvre, qu'il n'y a pas corrigé certaines omissions, qu'il n'a pas fondu dans une rédaction définitive des notes addition-

1. THUCYDIDE, I, 23.

2. Cf. A. CROISSET, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 574, note 1.

nelles, inscrites par lui en marge de son manuscrit. En un mot, il nous semble évident qu'Hérodote n'a pas préparé son livre pour une publication, et qu'il est mort sans y avoir mis la dernière main.

Ce n'est pas que nous acceptions l'anecdote rapportée par Ptolemæos Chennos, grammairien du temps de Néron, suivant laquelle le livre d'Hérodote aurait été publié après sa mort par le poète Plésirrhoos, son ami, qui serait même l'auteur du prologue¹. Aucune partie de l'ouvrage ne nous semble plus authentique que le prologue; et d'ailleurs, Ptolemæos Chennos, qui ne mérite en général aucune confiance, se trahit ici lui-même, en citant, immédiatement après la première, une autre anecdote qui la contredit². Mais le fait qu'Hérodote ne fut pas son propre éditeur offre à nos yeux une grande vraisemblance, et c'est même ce qui nous semble expliquer le mieux l'état où nous est parvenu son ouvrage.

Ainsi Hérodote, demeuré à Thurii dans les dernières années de sa vie, se contenta de revoir partiellement et de retoucher à l'occasion une œuvre qu'il avait composée à loisir pendant son séjour dans cette ville. Les matériaux divers dont il l'avait formée suffirent à faire comprendre les redites ou les légères contradictions qui s'y rencontrent. L'écrivain se donnait encore du temps pour la rendre plus parfaite, lorsque la mort vint le surprendre.

Des trois traditions relatives à la mort d'Hérodote, celle qui la place à Thurii nous semble donc la meilleure³, bien que sans aucun doute l'épithaphe conservée par Étienne de Byzance date d'une autre époque. Mais le texte de Marcellinus⁴, souvent invoqué en faveur d'Athènes, est sans valeur : au lieu du tombeau d'Hérodote situé près de la porte Mélitis, à côté de celui de Thucydide, c'est le tombeau d'Oloros qu'il faut lire⁵. A Pella, en Macédoine, fut élevé peut-être un cénotaphe.

Quant à la date de cette mort, elle peut se déterminer approximativement. Car il paraît certain qu'Hérodote n'eut pas connaissance du règne de Darius Nothus, qui monta sur le trône en 424 : partout dans son livre il parle de Darius, fils d'Hystaspe, sans le distinguer de cet homonyme, et il ne nomme pas Darius Nothus dans le passage pourtant

1. PHOTIUS, *Bibliothèque*, éd. Bekker, p. 148 b.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 150 b.

3. C'est celle que rapporte Suidas.

4. MARCELLINUS, *Vie de Thucydide*, § 17.

5. Cf. SAUPPE, *Acta societatis græcæ*, t. II (1840), p. 430.

additionnel où il énumère ses trois prédécesseurs (VI, 98). D'autre part, Aristophane semble avoir connu l'ouvrage d'Hérodote, lorsqu'il écrit les *Acharniens*, représentés en 425¹. La mort de l'historien se place donc peu après les premières années de la guerre du Péloponnèse, entre les années 428 et 426. Nous ne doutons pas d'ailleurs que ses amis n'aient publié et répandu le plus tôt possible en Grèce un ouvrage destiné à tous les Grecs, et inspiré par le plus pur sentiment du patriotisme hellénique.

1. On trouve dans les *Acharniens*, v. 523 et suiv., une sorte de parodie de l'exposé que fait Hérodote des causes de la guerre entre les Grecs et les barbares (I, 1-4). Cf. HÉRODOTE, I, 133, et ARISTOPHANE, *Acharniens*, v. 85-87.